



La chronique de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 6
Vitrine du cédérom Page B 6
Théâtre Page B 7
À Québec Page B 8
Disques classiques Page B 8
Jazz et blues Page B 9
Vitrine du disque Page B 9
Agenda culturel Page B 10

TÉLÉVISION



Un nouveau Rebecca

Première aventure d'Alfred Hitchcock en territoire américain, le film *Rebecca* restera à jamais lié à Laurence Olivier et Joan Fontaine pour de nombreux mordus du cinéma. Mais rien n'est sacré en ce bas monde. Et 57 ans plus tard, la télé britannique nous a concocté une nouvelle version de *Rebecca*.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Le best-seller *Rebecca*, de Daphne du Maurier, a inspiré le grand Hitchcock de façon magistrale. La production d'un *remake*, pour la télévision de surcroît, ne peut donc être autre chose qu'une entreprise périlleuse. Et il sera difficile aux téléspectateurs qui regarderont cette nouvelle adaptation, demain, 21h, sur PBS, d'oublier complètement Laurence Olivier et Joan Fontaine. Il le faut pourtant, pour apprécier ce téléfilm, britannique, qui se défend très bien.

Ce téléfilm présenté en deux tranches, qui fait en tout trois heures et demie, met en scène d'excellents comédiens, à commencer par Diana Riggs (vous vous rappelez *Chapeau melon et bottes de cuir?*), dans le rôle de la sinistre Mme Danvers. Cette comédienne, véritable légende en Angleterre, semble décidément avoir plusieurs vies. Elle ne finit jamais de nous étonner. En tous cas, elle vole la vedette dans ce dernier *remake* de *Rebecca*. Charles Dance dans le rôle de Max de Winter est lui aussi tout à fait à sa place et c'est sans doute sa jeune épouse, campée par une nouvelle actrice, Emilia Fox, qui est le maillon le plus faible de la distribution. Elle n'est que jeune et naïve, là où la naïveté de Joan Fontaine était portée par un perpétuel tourment intérieur qui s'intégrait admirablement avec l'atmosphère du château de Manderley en Cornouailles. Mais, nous l'avons dit, la comparaison est ici un bien mauvais guide. Le réalisateur, Jim O'Brien, est peu connu ici. Il a porté à l'écran la série *The Jewel in the Crown*, déjà présentée sur PBS.

À travers Rebecca

Rebecca tire son nom de la première épouse de Maxim de Winter, morte dans des circonstances pour le moins troubles, et qui continue de hanter les mémoires, déstabilisant ainsi la deuxième Mme de Winter, jeune femme inexpérimentée et de surcroît peu habituée à la haute société.

Au centre de ce domaine, se tient, bien droite et bien austère, Mme Danvers, chef domestique, qui vouait un attachement excessif, névrosé, à la première Mme de Winter. Mme Danvers ne vivait, en fait, qu'à travers *Rebecca*. La nouvelle Mme de Winter, qui n'a même pas de prénom, vivra dans l'ombre de *Rebecca* et dans une lourde conspiration du silence.

Les téléspectateurs, les femmes en particulier, tiqueront sur le caractère paternaliste de la relation entre de Winter et sa nouvelle épouse. Il ne converse pas avec elle, il lui donne des ordres. Et elle suit. Elle prendra brusquement de la maturité avec

VOIR PAGE B 2: REBECCA



Ces objets qui nous chantent!

Après avoir fredonné tout l'été 1995 au Musée de la civilisation de Québec, l'exposition *Je vous entends chanter* a descendu la 20 durant l'hiver et installé ses précieuses pénotes au Musée Juste pour rire. Dès mardi 15 avril, les 400 000 visiteurs de la Vieille Capitale ne seront plus seuls à avoir entrepris ce que l'on pourrait appeler, citant l'immortelle de Claude Gauthier, *Le Plus Beau Voyage*. À travers cent ans de chanson québécoise.

SYLVAIN CORMIER

Les chaînes. De tout ce que j'ai vu un après-midi de janvier 1992 au Delta Blues Museum de Clarksdale, Mississippi, ce sont les fers des esclaves qui m'avaient le plus remué. Rouillés, de fabrication grossière, lourdes même derrière une vitrine, ces chaînes chantaient le blues. Le vrai, celui de la chair à vif. Je n'étais plus dans un musée du blues. J'étais en plein dans le blues.

Je ne recherchais pas l'équivalent en pénétrant au Musée Juste pour rire: aucun des 600 objets patiemment rassemblés pour l'exposition *Je vous entends chanter*, créée en 1995 au Musée de la civilisation de Québec et présentée à Montréal en version augmentée à partir du 15 avril, ne pouvait évoquer un tel chant de la douleur. Mais au palmarès de l'émotion brute, je savais qu'il y avait au moins un objet dont la simple vue me ferait défaillir. Avant de parcourir étape par étape ce «musée vivant», sans m'affubler des écouteurs qui confèrent à l'expo son caractère de gigantesque pot-pourri commenté, je me suis donc précipité d'une vitrine à l'autre, sans égard à la disposition chronologique et thématique, à la recherche d'un drôle d'objet carré, de couleur or, avec des boutons blancs et un loop de ruban magnétique à l'intérieur.

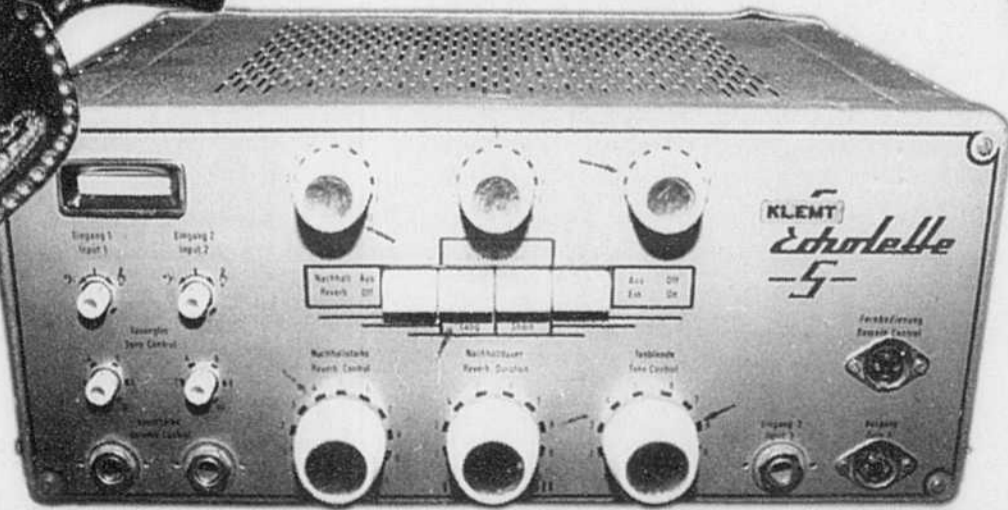
Dans la section consacrée à la chanson populaire des années soixante, je suis tombé raide devant le machin-truc tant convoité. La plus belle bébelle de l'ère électronique.

VOIR PAGE B 2: CHANSON

Jouet de Michel Lamothe, fils de Willie, dégainé vers 1956.



La chambre d'écho Écholette, appareil à ruban magnétique, source du *Fameux son des Mégatones*.



PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le costume «Paris» de Michel Louvain conçu pour le spectacle de music-hall *Autour du monde*.

théâtre d'aujourd'hui

LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

LES MUSES ORPHELINES

DE Michel Marc Bouchard

MISE EN SCÈNE de René Richard Cyr



AVEC Louise Portal, Pascale Desrochers, Marie-France Lambert, Stéphane Simard

4 avril au 3 mai 1997

RESERVATIONS 282-3900

3900, rue St-Denis, Métro Sherbrooke

LES ARTS

REBECCA

De mythique et fatale, Rebecca devient vulgaire, presque banale

SUITE DE LA PAGE B 1

l'aveu que lui fera son macho et bougon de mari.

Alors que le chef-d'œuvre de Hitchcock — qui a reçu l'Oscar du meilleur film — nous plongeait dès les premières minutes dans un climat de tension qui lui permettait, pour toute la durée du film, de nous hypnotiser, comme la deuxième Mme de Winter allait l'être par Mme Danvers, le téléfilm présenté demain soir commence plus doucement, innocemment dirions-nous. Une femme riche et vieillissante se divertit à Monte Carlo, assistée d'une jeune fille qui tombera amoureuse du célèbre M. de Winter. Ce n'est qu'avec l'arrivée au manoir du couple de Winter et avec la rencontre de Mme Danvers que l'atmo-

sphère s'alourdira. Mais la prestation de Faye Dunaway dans le rôle de «la vieille dame riche» vaut le détour.

Ce qui est plus désolant, et cela vaut pour l'ensemble du film, c'est la trame musicale, trop présente, trop sirupeuse.

Cette nouvelle version produite pour la télévision est presque fois plus longue que la première. Elle est présentée en deux tranches, la première d'une heure et demie, la seconde de deux heures, le dimanche suivant. La durée permet ici d'entrer plus efficacement dans la psychologie des personnages.

Dans une entrevue récente, Diana Rigg déduisait qu'à son avis son personnage était sans doute une lesbienne qui s'ignorait, à une époque où ces choses-là n'étaient pas dites.

Le *Rebecca* d'Hitchcock fut le premier film américain du cinéaste. Ce dernier avait une première fois tenté sans succès d'obtenir les droits de *Rebecca* mais leur coût trop élevé l'en avait empêché. C'est donc David O'Selznick (*Gone with the Wind*) qui acquit ces droits et c'est lui qui fit appel à Hitchcock.

Mais le cinéaste, vraisemblablement pour préserver la réputation de son acteur principal, alterna quelque peu l'histoire de Daphné du Maurier en attribuant la mort de Rebecca non pas aux mains meurtrières de Winter mais à une chute de Rebecca sur un objet dur et lourd. De toutes manières, ceux qui connaissent bien Hitchcock savent que le réalisateur prenait d'immenses libertés avec les œuvres dont il s'inspirait.

Le téléfilm britannique — qui a également un producteur américain et un producteur allemand — rétablit la version de Daphné du Maurier dans laquelle Max de Winter a bel et bien étranglé son épouse.

Hitchcock ne montre jamais Rebecca à l'écran. La production télévisée qui débute demain nous la fait voir, du moins en partie. Cela n'apporte rien à l'intrigue. Cette apparition, au contraire nous enlève un morceau d'imagination. De mythique et fatale, Rebecca devient vulgaire, presque banale. Elle en perd du coup la moitié de son pouvoir. Comme si la télévision ne pouvait garder aucun secret, ne pouvait manifester aucune retenue...

Le téléfilm britannique rétablit la version de Daphné du Maurier dans laquelle Max de Winter a bel et bien étranglé son épouse



SOPHIA BAKER
Diana Rigg et Emilia Fox, dans la nouvelle production télévisuelle de *Rebecca*.

CHANSON

Une exposition exempte de sectarisme

SUITE DE LA PAGE B 1

L'Echolette. La boîte à écho préférée des groupes yé-yé québécois. Plus précisément la fameuse, l'historique, l'Echolette appartenant à Denis Champoux, le guitariste des Mégatones, le tout premier groupe de rock'n'roll instrumental au Québec. Une fois, il y a dix ans, j'ai branché une Fender Stratocaster dans une Echolette pareille: je n'oublierai jamais le son. Le son des Classless, des Hou-Lops, ressuscité sous mes doigts. Pour vous dire, s'il n'y avait pas eu d'Echolette dans ce musée, je déguerpissais *illico*, et refilais le reportage à un collègue. On a sa dignité.

Heureusement, les bonnes gens — Micheline Huard, Dominique Bilo-deau, François Desmeules à Québec, Claude Larivée et Isabelle Mandalian à Montréal — qui ont conçu, organisé, colligé, récupéré et mis en place l'expo, ne sont pas sectaires. Pas de résurgence du vieux conflit yéyé vs chansonniers à l'horizon. Il y a des objets pour toutes les cordes sensibles. Du mini-Moog de Serge Locat (Harmonium) au costume de Nestor, des maracas d'Alys Robi aux partitions de François Dompierre pour Félix Leclerc (*Le Train du Nord*), chaque génération a droit à ses vibrations. Y compris la récente: Eric Lapointe, Jean Leloup, Daniel Bélanger, Kevin Parent ne sont pas oubliés.

La semelle décollée

Même pour bibi, il n'y a pas que l'Echolette de mes rêves. J'ai été happé, saisi, chaviré à tous les détours. Comme tout le monde à Québec, la paire d'horribles *loafers* de Michel Bordeleau m'a tapé dans l'œil. A cause de l'état. Un état d'Arizona après une tornade. C'est avec ce modèle bon marché que le gaillard tipetipetape sans disconti-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Une machine à présenter des Scopitone, ancêtres des vidéo-clips.

nuer dans les shows de La Bottine Souriante. Et ce sont ces godasses-là dont parle la chanson *Sur la route*: «C'est au Spectrum que Michel / A fait décoller sa semelle / Pendant un air endiablé / Tapant du pied comme un damné». Le ruban adhésif noir autour de la semelle est le plus éloquent des témoins.

Et puis il y a l'orgue Hammond B-3 de Gerry Boulet qui fait forcément son bougre d'effet. Et la batterie Ludwig de Réal Desrosiers (Beau Dom-mage), pareille à celle de Ringo Starr, achetée en 1967. Et le chapeau de cowboy de Gene Autry, donné à Willie Lamothe avec photo dédicacée (on est tous le fan de quelqu'un...). Et le caractère feutre mou de Raymond Lévesque, d'abord arboré dans un téléthéâtre de Marcel Dubé (*Mé-dée*). Et le casque de mineur de Richard Desjardins. Et la peinture originale qui est devenue la pochette de *Jaune*, le chef-d'œuvre de Ferland. Et la veste de jeans impossiblement mince de Stephen Faulkner, celle qu'il portait, de dos, sur la photo de pochette de l'album *Pommes de route*, et que j'ai reconnu tout de suite à cau-

se des fleurs brodées: c'était mon premier vrai long-jeu de chanson québécoise.

Artistes momifiés?

Du cocasse au magnifique, on a privilégié les objets qui ont imbibé la sueur: la guitare Martin rafistolée de Paolo Noël, qu'il avait fracassée sur la tête d'un spectateur ayant mis en doute sa masculinité (c'était avant *Flouche flouche prout prout...*); le banjo d'Edith Butler, fabriqué de ses propres mains; et même un accordéon de Claude Léveillé retrouvé dans la grange du chansonnier avec un nid d'oiseau dedans. Et ainsi de suite. Si votre artiste d'élection n'est pas représenté, c'est peut-être son vœu: «Le problème, relate Isabelle Mandalian, chargée à Montréal des divers ajouts (concernant les années 90, notamment), c'était surtout de faire comprendre le principe de l'exposition, le caractère vivant. Mais dès que tu prononces le mot musée, les artistes croient qu'on veut les momifier.»

Et pourtant, les visiteurs de Québec l'ont constaté, cette expo vit. Parle. Chante. Crie. Quand on entre, écouteurs sur le ciboulot, c'est Edgar Fruiter qui accueille le visiteur et qui, de section en section, propose un commentaire général. Et quand on débambule au centre des allées, des extraits de chansons de l'époque concernée jouent. Si l'on s'approche, des nombreux écrans vidéo, petits et géants, c'est la bande sonore de ces documents qui prend le dessus (celui des grands rassemblements des années 70, avec Ginette, Félix, Léveillé, est particulièrement prenant). Si l'on s'approche des podiums situés devant les vitrines majeures, ce sont les artistes qui nous jurent, à grand renforts d'anecdotes et de réflexions sur la chanson. Celui qui savourerait tous les documents en a pour vingt heures. On estime que le visiteur passionné mais non exhaustif sortira heureux après trois heures, deux s'il a des préférences marquées.

Faites l'expérience comme à Québec: enlevez de temps à autre vos écouteurs, et ouvrez grandes les oreilles. Partout, abandonnés à leur propre plaisir, les gens chantent à voix haute, sans le savoir. Pour ceux-là, qui retrouvent des airs oubliés avec ravissement et voudraient les entendre en entier, on a aménagé une salle d'écoute, sorte de jukebox géant de 300 titres. Il y a aussi, pour se poser l'arrière-train entre les étapes, une salle de cinéma, qui proposera en alternance une flopée de documentaires et de films liés à la chanson. Et des galeries de photos à l'entrée. Et un café. Alouette.

Et, faute de chaînes d'esclave, il se peut bien que vous repartiez avec les mots de Félix Leclerc, écrits sur une simple feuille donnée à Raymond Lévesque en 1976: «Le Québec sera libre / quand nous serons tous / en colère comme Raymond / Lévesque, mais cela demande / beaucoup d'amour... / Faut pas attendre que nous soyons morts, mon frère...»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Les souliers rafistolés de Michel Bordeleau, de la Bottine souriante.

DU 22 MAI AU 8 JUIN

F T A

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

PROGRAMMATION

<p>ALLEMAGNE <i>Stunde Null</i> Deutsches Schauspielhaus Hamburg Un spectacle décapant et féroce sur les politiciens Du 22 au 24 mai Monument-National GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL swissair</p>	<p>LITUANIE <i>Les trois sœurs</i> Lithuanian International Theatre Festival LIFE Un Tchekhov grandiose et brillant Du 29 au 31 mai Monument-National</p>	<p>Québec <i>Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier</i> Théâtre d'Aujourd'hui / Cercle Vicieux / Momentum Du 27 au 30 mai Théâtre d'Aujourd'hui</p>
<p>Québec <i>Thérèse, Tom et Simon... L'intégrale</i> Nouveau Théâtre Expérimental La dernière création de Robert Gravel Du 22 mai au 3 juin Espace Libre</p>	<p>Québec <i>Les sept branches de la rivière Ota</i> Ex Machina Un incontournable Robert Lepage Du 30 mai au 15 juin Salle Denise-Pelletier - NCT</p>	<p>CANADA <i>L'insomnie</i> La Vieille 17 Du 27 au 30 mai La Licorne</p>
<p>CANADA <i>Tinka's New Dress</i> Ronnie Burkett Theatre of Marionettes Le maître Ronnie Burkett anime 37 marionnettes Du 23 au 26 mai 5e Salle, Place des Arts</p>	<p>AUSTRALIE <i>The North</i> Performing Lines Un album de famille sensible et émouvant Du 2 au 5 juin Centaur Theatre</p>	<p>Québec <i>Exodos, la trilogie</i> Trans-Théâtre Du 28 au 31 mai Salle Alfred-Laliberté, UQAM</p>
<p>Québec <i>Les trois derniers jours de Fernando Pessoa</i> Théâtre UBU À la rencontre d'un personnage fascinant Du 24 au 27 mai Agora de la danse</p>	<p>ARGENTINE <i>Periodo Villa Villa</i> De La Guarda Un happening théâtral pour amateurs de sensations fortes Du 3 au 8 juin Usine C</p>	<p>Québec <i>Go West</i> Dummies Theatre Company Du 28 au 31 mai 3997, St-Laurent</p>
<p>Québec <i>Or</i> Compagnie Pol Pelletier La grâce, le charisme et l'émotion de Pol Pelletier Du 25 au 30 mai 55, Prince</p>	<p>ÉTATS-UNIS <i>Pearls for Pigs</i> International Production Associates Place au délire avec Richard Foreman Du 5 au 7 juin Monument-National</p>	<p>Québec <i>Le piège, Terre des hommes</i> Théâtre du Paradoxe Du 1^{er} au 4 juin Espace La Veillée</p>
<p>Québec <i>Matines: Sade au petit déjeuner</i> Nouveau Théâtre Expérimental Jouissif et percutant Du 26 mai au 6 juin Espace Libre</p>	<p>ITALIE <i>Oresteia</i> Societas Raffaello Sanzio L'Oresteia d'Eschyle, version choc Du 5 au 8 juin Espace Go</p>	<p>Québec <i>Dits et Inédits</i> Urbi et Orbi Du 1^{er} au 4 juin La Licorne</p>
<p>Québec <i>Économisez jusqu'à 40%!</i> FORAITS DISPONIBLES JUSQU'AU 9 MAI</p>	<p>Québec <i>Littoral</i> Théâtre O Parleur Du 2 au 5 juin Théâtre d'Aujourd'hui</p>	<p>Québec <i>Oestrus</i> Momentum Du 2 au 5 juin X - Palladium</p>

billetterie Articulée (514) 871-2224

RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245 1 800 361-4595

La Presse

INFO-FESTIVAL: (514) 871-9974

Un événement pour la fête des mères

JOSE TODARO

50^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA CREATION

La Belle de Cadix

FRANCIS LOPEZ

La méga-comédie musicale gitane tant attendue de Francis Lopez

Créée par Luis Mariano

Plus de soixante artistes, chanteurs, musiciens, comédiens,

les Ballets Espagnols Andalucia

Chorégraphie Lucette Ory

Nombreux costumes et décors somptueux

Orchestre: membres de l'Orchestre Symphonique de Montréal

sous la direction musicale de Jean Pierre Burtin

Mise en scène Cardo di Angelo

Théâtre St-Denis

Du 14 au 18 mai 1997

en collaboration avec:

AIR CANADA

HÔTEL Auberge universel MONTRÉAL

Achats téléphoniques: TEL-SPEC 790-1111

Théâtre St-Denis 12h à 21h (à frais de service)

Théâtre 1 Berri-UQAM 1594 rue St-Denis Renseignements: 849-4211

ARTS

Jusques à quand ?

Toutes les semaines, je reçois au moins une dizaine d'invitations à des vernissages de toutes disciplines en arts plastiques. Souvent je connais les artistes de près, ou de loin grâce à des échanges avec les galeries ou à des lectures. Sans succomber à la tentation de deviner leur origine ethnique à partir de leur nom, je puis affirmer qu'il y a peu de domaines culturels, au Québec, où la diversité soit aussi marquée et la convivialité entre cultures aussi grande. Je ne m'y rends pas souvent, aux vernissages, mais assez pour savoir que ce milieu ne fait pas la différence entre souche et greffes et qu'il vit depuis longtemps la transculture avec le plus grand naturel.

Quand Bouscotte, de Victor-Lévy Beaulieu, et Ces enfants d'ailleurs, d'Arlette Cousture, se succèdent le mardi soir sur nos écrans, on voit aussi la diversité s'installer au cœur même de la culture populaire, et sans heurts. D'un côté, VLB se sent libre de continuer à explorer l'univers mauricien et le langage chantourné des descendants de la Nouvelle-France, de l'autre l'auteur de *Filles de Caleb* ne craint pas d'être intruse en pénétrant celui des immigrants d'après-guerre. Tout est possible. Personne n'accuse Beaulieu de pêcher en ne mettant en scène que les francophones blancs de Trois-Pistoles, ou Cousture d'être colonialiste en donnant vie à des êtres d'une autre culture que la sienne. Ces débats, qui font rage aux États-Unis et dans le reste du Canada, nous semblent épargnés. Mais jusques à quand ?

Le milieu artistique québécois s'illusionne-t-il en ne faisant à peu près jamais de débat sur la «diversité», en croyant qu'il en possède l'aptitude naturelle? La fraternité entre artistes de toutes origines, particulièrement visible en arts plastiques mais grandissante en danse, en théâtre, en cinéma, et l'éclatement de l'imaginaire littéraire semblent là pour demeurer et se développer. Je ne me souviens pas d'un colloque qui en ait fait un enjeu et encore moins une chicane. S'il y en a eu, en tout cas, il n'a pas laissé de traces. J'en veux pour preuve l'indifférence absolue qui a accueilli, depuis février, l'avis du Conseil des relations interculturelles (l'ancien Conseil des communautés culturelles) à propos des «désirs actuels d'une société pluraliste». Son chapitre sur la culture et les communications va à l'encontre de notre tendance à laisser le temps rouler et les choses interculturelles s'arranger d'elles-mêmes, mais il est resté sans écho.

Le Conseil n'est pas, il faut le souligner, une sorte d'Alliance-Québec de la multiculture, voué à la défense de son espace et à la négociation de ses privilèges. Son changement de nom témoigne plutôt de la recherche d'intégration, le terme qui définit la théorie québécoise en matière d'accueil des communautés immigrantes, mais qui se cherche avec angoisse une pratique. Et sa réflexion est ouverte, donc difficile: une fois rejeté le relativisme culturel qui sanctifie tous les fiéfs ethniques, faut-il

pour autant adopter une conception de la citoyenneté qui aplatisse la diversité?

Le Conseil dit évidemment non mais ne sait trop comment conseiller. Il vogue entre des recommandations qui frôlent les quotas — embauche, représentation — ou les vœux pieux habituels sur l'éducation et la sensibilisation qui passent par l'école ou par Télé-Québec. En matière artistique, il est encore plus désorienté. Car à la différence du monde des médias, par exemple, il estime que «la poésie, la littérature, le théâtre, le cinéma, la musique, la peinture ne créent pas de ségrégation et offrent aux Québécois de toutes origines un espace de rencontre qu'il ne faut pas sous-estimer». Il voit donc le milieu artistique comme un «exemple» qui devrait être «reconnu et utilisé dans toutes les sphères de la société». Pourtant, il ne se fie pas entièrement à cette inclination naturelle et il propose diverses mesures pour la renforcer.

Il est question de reconnaissance formelle par les ministères de la Culture et de l'Éducation de «l'expertise» artistique acquise en d'autres pays, de lutte à une discrimination présumée dans l'accès aux subventions et aux bourses, de meilleure représentation au sein du Conseil des arts et des lettres du Québec ainsi que dans les divers jurys de sélection, de constitution d'un répertoire systématique des artistes arrivant au Québec. Et le Conseil fait même une timide — mais néanmoins réelle — incursion du côté de la création proprement dite, d'un infléchissement de l'imaginaire. Il «recommande aux maisons de diffusion de productions culturelles dans le domaine des arts d'in-

tégrer dans les activités culturelles régulières des productions des créateurs des minorités ethnoculturelles» et semonce sans les nommer les organismes subventionnaires, dont le CALQ, qui refusent de donner à l'artisanat ou à la musique populaire le statut de productions artistiques malgré les demandes issues des communautés culturelles. Autrement dit, il frôle l'inclusion de critères ethniques dans l'évaluation de la qualité de création.

On est bien loin des batailles homériques et odieuses qui ont voulu forcer le Conseil des arts du Canada à subventionner l'écriture dans la langue du requérant, quelle qu'elle soit, ou qui ont permis la tenue de colloques littéraires interdits aux Canadiens de souche, ou qui ont fait des procès pour «appropriation» (lire vol d'âme) à des auteurs qui osaient mettre en scène des personnages d'autres groupes ethniques que le leur. Le Conseil des relations interculturelles se range d'emblée à l'idée d'une «culture publique commune» aux Québécois, il demande aux arrivants de développer une «appartenance» et même un «sens d'allégeance» à la société d'accueil, notamment par la connaissance de l'histoire. Il ne dispute pas le statut de la langue française «comme moyen d'exprimer la culture et d'y accéder». Mais il réclame néanmoins de donner un petit coup de pouce à la bonne nature dont les milieux artistiques se croient dotés.

Le danger, ce faisant, est d'injecter de la querelle là où l'équilibre se construisait en douce. Et de réveiller, dans le bel «exemple» qui s'ignorait, les démons mêmes qui pourraient le détruire.

MUSIQUE

La filière russe

Le programme du Metropolitan Opera de New York ne trompe pas. Pas moins d'une vingtaine de chanteurs issus de l'ex-U.R.S.S. — avec des noms comme Arkhipova, Chernov, Gorchakova ou Grishko — ont été retenus pour les productions de cette année et plusieurs d'entre eux font leurs débuts sur cette prestigieuse scène. La levée du rideau de fer, jumelée à la descente aux enfers de plusieurs États de l'ex-U.R.S.S., fait maintenant déferler à l'Ouest quantité de musiciens. Le Québec à son tour voit poindre une immigration musicale de plus en plus nombreuse.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Il y a vingt ans, les rares personnes à pouvoir quitter l'U.R.S.S. sans fuir à toutes jambes passaient par Israël. Yuly Turovsky, fondateur et directeur artistique de l'Orchestre de chambre I Musici, se souvient bien de la blague qui circulait à l'époque sur les maris juifs, alors qualifiés du «plus fiable moyen de transport». Lui s'était inventé un oncle imaginaire, en Israël, de qui, du jour au lendemain, il ne souffrait plus d'être séparé. C'était au temps où Brejnev, dans sa bonté, avait permis aux Juifs de quitter en toute légalité l'U.R.S.S. pour gagner Israël, dans le cadre de la politique de réunification des familles.

«C'est bien là le seul moment de l'his-

toire où il a été avantageux d'être Juif, en U.R.S.S.», soupire Yuly Turovsky qui, dès 1984, recruta parmi ses étudiants du Conservatoire de musique de Montréal le premier noyau d'I Musici.

Le violoniste Vladimir Landsman célèbre, lui, ses 22 ans de vie au Québec. Il était bien venu ici en 1966, le temps de remporter le premier prix du Concours international de Montréal, mais avait dû regagner l'U.R.S.S., là où ses petits problèmes avec le KGB l'empêchèrent pendant de trop longues années de rayonner à l'étranger. Après le détour obligé par Israël, il a finalement gagné le Québec où des doyens l'attendaient pour lui offrir un poste d'enseignant.

Encore aujourd'hui, il enseigne à l'Université de Montréal et est recon-

nu comme l'artisan de ce réseau, de cette «filière russe» qui, au département de musique, est constituée cette année d'une douzaine d'étudiants de l'ex-U.R.S.S.: une violoncelliste, des pianistes et deux violonistes, à qui il enseigne personnellement. «J'en espère un autre bientôt, Pavel Boyev, en attente de son statut d'immigrant. Un garçon très doué, mais qui n'a pas encore assez d'argent pour étudier à l'université.»

Deux mouvements se dessinent. D'un côté, «nos» Russes de la première vague commencent à renouer avec leur pays d'origine: Vladimir Landsman a été le premier musicien russe exilé à obtenir la permission de donner un récital à Moscou en 1989 — «ça avait fait beaucoup jaser là-bas, à l'époque», et Yuly Turovsky songe à accepter une invitation d'ordre professionnel l'an prochain, mais hésite. «Si déprimant, mon pays, vu d'ici...»

L'autre mouvement? Celui de ces jeunes musiciens qui émigrent aujourd'hui non plus tant en quête de liberté que dans l'espoir de meilleures conditions de vie. Tous n'y trouvent pas cependant «le plus meilleur pays du monde» de Jean Chrétien, à en croire un article du *Globe and Mail* intitulé *From the Bolshoi to the Bloor Street Subway* et publié il y a quelques mois. Dans le reste du Canada, si plusieurs artistes de l'ex-U.R.S.S. se sentent attirés par la vie musicale d'ici, tous n'y trouveraient pas le Klondike espéré. Plusieurs, selon l'auteur de l'article, Colin Eatock, finiraient plutôt dans les couloirs des métros de Toronto, et ce, malgré de solides formations et héritages musicaux.

Des étudiants doués

Doués, ils le sont, dit-on dans les facultés de musique de l'Université de Montréal et de McGill, qui, elle compte environ une dizaine de ces étudiants de l'ex-U.R.S.S. En interprétation, ils seraient souvent parmi les plus forts de leur classe. Cependant, dans les cours théoriques, de musicologie par exemple, la langue cause un sérieux problème. Comment certains arrivent à réussir ces cours-là demeure mystérieux, mais enfin...

Deux étudiantes de l'Université McGill, à qui l'on a pu parler justement parce que leur connaissance de

l'anglais était suffisante, se disent, elles, ravies de leur nouvelle vie ici. Avec sa famille, Tatiana Roitman a quitté son Ukraine natale il y a six ans pour gagner le Manitoba, là où se sont réfugiés bon nombre de ses compatriotes depuis la Première Guerre mondiale. C'est à Winnipeg qu'elle a connu Evgenia Kirjner, elle aussi pianiste. Aujourd'hui, toutes deux partagent un appartement et fréquentent la Faculté de musique de l'Université McGill. La famille de Tatiana a quitté l'Ukraine «à cause de l'antisémitisme rampant», celle de Evgenia a quitté la Russie simplement «pour que les enfants aient un avenir plus prometteur».

Et alors, la vie musicale, l'enseignement ici, qu'en pensent-elles? «La compétition était nettement plus forte là-bas», note Evgenia.

À l'UQAM

Dans cette «immigration russe», le département de musique de l'UQAM n'est pas en reste et dispose elle aussi de «son» professeur russe, Valentin Bogolubov, qui y enseigne le piano. Entre 1984 et 1995, avant de s'installer ici, il a été tour à tour chef du Bolchoï, pianiste soliste avec le même orchestre, fondateur et directeur musical de l'Opéra de chambre de Riga. Il y a quelques mois, il sortait son premier disque, consacré aux chefs-d'œuvre méconnus de Rachmaninov.

A cette liste très partielle de musiciens de l'ex-U.R.S.S. venus s'installer ici s'ajoutent tous ces jeunes virtuoses qui participent ponctuellement aux différents concours, et ce, depuis déjà longtemps, bien avant, même, que le bloc communiste ne tombe. Encore l'an dernier, des huit prix décernés au Concours international de musique de Montréal, trois ont été décernés à des Russes.

Importante, la vague russe à l'Ouest? Vous n'avez rien vu: attendez le raz-de-marée chinois...



ARCHIVES LE DEVOIR

La famille Turovsky, Yuli, Eleonora et Narasha.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Assise, Tatiana Roitman et debout, Evgenia Kirjner.

ELLE EST LA
PREMIÈRE DE
SA CLASSE ET
LA SEULE À
AVOIR UNE
MALADIE DU FOIE.

Si vous plaît / donnez généreusement.
(514) 284-2153
1-800-563-5483

FONDATION
CANADIENNE
DU FOIE

Section de Montréal, 216, boul. René-Lévesque Est.
Bureau 8-12, Montréal (Québec) H2X 1P7
* d'inscription de l'organisme de bienfaisance / 0197019

FONDATION QUÉBÉCOISE
DU CANCER

À la recherche de mieux-être
des personnes atteintes d'un cancer

Montréal (514) 527-2194
Extérieur 1-800-363-0063

À l'occasion de son
10^e anniversaire

LES IDÉES
heureuses
Société de musique baroque
Geneviève Soly
Directrice artistique

présente le

FESTIVAL
international de
clavecin
BACH

ÉDITION UNIQUE
1er au 4 mai 1997

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est
BILLETTS ET ABONNEMENTS: (514) 987-6919

CONSEIL DES ARTS
Patrimoine canadien
Canadian Heritage

SEXE, DROGUES,
ROCK & ROLL

Du 7 avril au 10 mai 1997

Avec
Pierre Lebeau et Alexis Martin
Mise en scène Pierre Lebeau et Alexis Martin
Traduction Yvan Bienvenue

Assistance à la mise en scène Allain Roy
Décor et costumes Jean Bard
Éclairages Stéphane Mongeau
Trame sonore Denis Gougeon

de Eric
Bogosian

THÉÂTRE DE
QUAT'SOUS

Réervations (514) 845-7277
Réseau Admission (514) 790-1245

LES ARTS

CINÉMA

Obsédant labyrinthe



Peter Mygind et Soren Pilmark

THE KINGDOM

De Lars Von Trier. Avec Ernst-Hugo Järegård, Kirsten Rolffes, Ghita Nørby, Soren Pilmark. Scénario: Lars von Trier, Nils Vørsel, Thomas Gislason. Image: Eric Kress. Montage: Jacob Thuesen, Molly Marlene Stensgaard. Musique: Joachim Holbek. Danemark, 1994, 270 minutes. Au Parallèle. V. o. danoise, s.-t. a.

MARTIN BILODEAU

Profitant de la vague *Breaking the Waves* qui déferle sur Montréal, le cinéma Parallèle présente depuis hier la production *The Kingdom*, du même Lars von Trier. Produite deux ans avant son troublant mélodrame écossais, cette télé-série de quatre heures et demie (quatre épisodes d'à peu près 67 minutes), produite pour la télévision danoise, relève du meilleur cinéma et annonce, par sa forme hachurée, sa caméra saccadée et son image délavée, le virage esthétique qu'a pris le réalisateur après l'orgie sémiologique qui caractérisait le non moins magnifique *Europa*.

Ainsi surnommé par les médecins en raison de la suprématie qu'ils attribuent à leur savoir et à leur science, *The Kingdom* (le Royaume) est un immense centre hospitalier de Copenhague, dépeint ici comme le théâtre des pires arrogances. Balayant comme des trivialités tout ce qui ne relève pas de leur champ d'activité, les médecins y règnent en despotes et forment une espèce de société franc-maçonne, où ils exposent sans pudeur leur soif de gloire et complotent l'abolition de preuves révélant leurs erreurs médicales. Leur orgueil sera à la fois la cause d'une terrible histoire dont ils ignorent le déroulement et le détonateur d'une bombe mystique qui précipitera l'effritement de leur Royaume, sis sur un ancien lavoir dont les vapeurs ont traversé les siècles pour venir pourrir ses fondations.

Premier segment d'une série qui devrait comprendre 13 épisodes, *The Kingdom*, tel que présenté, se regarde comme un tout et pourrait s'interrompre là où il se termine. À l'instar des feuilletons télévisés et des *soap-operas* américains (desquels Von Trier avoue s'être inspiré), le film enfle une centaine de scènes courtes, qui ne font jamais plus de trois ou quatre minutes et marquent les actions parallèles d'une bonne dizaine de personnages, les principaux étant une patiente clairvoyante (Kirsten Rolffes), un neurochirurgien suédois exilé dans un Danemark qu'il méprise (Ernst-Hugo Järegård), un jeune praticien qui habite le sous-sol de l'hôpital (Holger Juul Hansen), deux laveurs de vaisselle trisomiques qui commentent l'évolution des intrigues multiples et entendent, comme la clairvoyante, les cris de détresse d'une enfant dont l'esprit hante les couloirs du Royaume depuis 1919.

The Kingdom est un défi d'atmosphère avant d'être un défi de mise en scène. La musique, le montage, la photo et la galerie de personnages — d'une richesse qui dépasse en audace et en imagination tous les *Twin Peaks* et autres *Wild Palms* — composent un climat étrange et glauque, où se marient subtilement le fantastique et l'ésotérique, le surréalisme et l'expressionnisme.

Un cocktail qui donne de cette tour d'ivoire de la science moderne une image fragile et imprécise, qui évoque les peurs fondamentales liées à ce lieu de passage situé sur la frontière entre la vie et la mort, où l'homme livre un ultime combat aux forces divines.

Von Trier a privilégié le plaisir du spectacle au décodage et à l'analyse. C'est pourquoi *The Kingdom* ne s'encombre ni de psychologie raffinée ni de personnages aux reliefs multiples. C'est dans la quantité que le relief se dessine, et c'est dans l'unité de ton que l'action trace son chemin. L'ascension dramatique est assez lente dans la première heure, mais le parcours de ce labyrinthe obsédant atteint ensuite son plateau hypnotisant, qui nous fera pardonner à Von Trier certaines complaisances (dans la représentation sans fard d'opérations chirurgicales, notamment) et la finale grand-guignolesque un peu facile qui précipite la chute à un rythme d'enfer.

Philippe Torreton (à gauche) dans *Capitaine Conan*

SOURCE FRANCE FILM

PONETTE CONTINUE MAINTENANT SON IMMENSE SUCCÈS AUX CINÉMAS DU CENTRE-VILLE

"'Ponette' c'est une expérience dont on ne sort pas indemne."

Eric Fourlanty, Voir

"On ne dira jamais assez à quel point la petite Victoire est touchante."

Odile Tremblay, Le Devoir

"Doillon a réussi à faire un captivant et très émouvant film qui se voit avec les yeux du coeur."

Paul Villeneuve, Le Journal de Montréal

Ponette

un film de Jacques Doillon

avec VICTOIRE THIVISOL
XAVIER BEAUVOIS
CLAIRE NEBOUT
MARIE TRINTIGNANT

7^e semaine!



CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

"...sensible et intelligent..."

Georges Privet, VOIR

"...étonne et séduit..."

Odile Tremblay, Le Devoir

"Un documentaire qui garde l'affiche."

Claude Forget, LES NOUVELLES D'ICI

UNE ACTIVITÉ DE LA DÉCENNIE MONDIALE DU DÉVELOPPEMENT CULTUREL (1988-97) DE L'UNESCO



Cinéma Libre présente

MON COEUR EST TÉMOIN

UNE AVENTURE AU PAYS DES FEMMES DES MONDES MUSULMANS

Un film de LOUISE CARRÉ

Merci à : OXFAM-QUÉBEC, SUCO et à l'UNESCO

CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE Sam. dim. mar. mer.: 1:30 - 3:20 - 5:10 - 7:00 - 9:00 Ven. lun. & jeu.: 3:20 - 5:10 - 7:00 - 9:00

"Un film truculent qu'on aimera voir pour se changer les idées et rigoler du malheur des autres..."

LE JOURNAL DE MONTRÉAL

"On sort de là heureux et le coeur à l'aise. Un miracle, vous dis-je."

LE POINT

"Bon dosage d'humour et d'émotion."

LA PRESSE

"C'est délicieux de rire avec Depardieu et ses turbulents élèves."

FRANCE-SOIR



LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE

JEAN-LOUIS LÉVY présente

GÉRARD DEPARDIEU

MICHÈLE LAROQUE • TICKY HOLGADO

SOUAD AMIDOU • GUY MARCHAND

CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) CINÉPLEX ODÉON LONGUEUIL (Place) CINÉPLEX ODÉON GATINEAU CINÉPLEX ODÉON STE-ADELE

Flou artistique

CAPITAINE CONAN

Réalisation: Bertrand Tavernier. Scénario: Bertrand Tavernier et Jean Cosmos d'après le récit de Roger Verceel. Avec Philippe Torreton, Samuel Le Bihan, Bernard Le Coq, Catherine Rich, François Berléand, Claude Rich. Image: Alain Choquet. Musique: Oswald D'Andrea. Au complexe Desjardins.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

En regardant *Capitaine Conan*, le dernier-né de Bertrand Tavernier qui aborde un aspect oublié de la Première Guerre mondiale — l'armée d'Orient demeurée en poste un an après l'Armistice en livrant bataille aux alliés d'hier — on a l'impression de voir une réalisation remarquable au service d'un scénario assez boiteux et pas toujours intelligible.

Tavernier a fait le film qu'il a voulu et je le crois sincère en s'en déclarant satisfait. Il dit avoir désiré ce scénario souple, sans recherche de rebondissements dramatiques suivant la même ligne que dans *La Vie et rien d'autre* et *L. 627*. Mais dans ces deux films vibrants, la vie s'écoulait mieux qu'à travers un *Capitaine Conan* brillamment exécuté mais bien soporifique.

Sans nous situer vraiment, Tavernier plonge dans ce milieu essentiellement viril, ces corps à corps de sol-

combats qui affrontent l'ennemi au couteau et à la baïonnette, héros de guerre mais souvent tueurs sanguinaires, difficiles à réinsérer dans une vie normale quand le drapeau de paix se met à flotter sur l'Europe.

Au centre de l'histoire: le capitaine Conan (Philippe Torreton), un guerrier qui méprise ses supérieurs militaires n'ayant pas goûté au front comme lui, doublé d'un officier qui défend ses soldats même lorsqu'ils s'adonnent au pillage et au meurtre de femmes innocentes dans un club qu'ils vont braquer. Ceux-ci, jadis décorés, sont désormais désœuvrés dans une Roumanie où ils ne pensent qu'à faire des mauvais coups. Faisant pendant au capitaine Conan, Norbert (Samuel Le Bihan), l'intello du groupe qui a conservé une morale au milieu de ce foutoir et se voit chargé de faire condamner les coupables.

On ne peut que s'incliner devant les longs travellings qui jalonnent le film, la qualité de l'image, l'art de filmer ces scènes de champs de bataille surtout, duels féroces rendus avec un soin extrême à travers la pulsation et le plaisir homicide de ces combats.

En adaptant le récit (en partie autobiographique de Roger Verceel), Tavernier n'a pas voulu utiliser des acteurs très connus, pour donner une crédibilité à l'action. Comme il n'a pas cherché non plus à fournir d'explications historiques au préalable, si bien que le spectateur ne comprend pas toujours très bien où il est ni qui

combat qui et pourquoi. Flou de l'action donc qui crée une confusion. De plus, le capitaine Conan incarné par Torreton est un héros bien antipathique. On comprend le plaisir sauvage qu'il a tiré de ces terribles corps à corps qui furent son lot sur ce front d'Orient, comme on admire jusqu'à un certain point son courage et sa loyauté à ses hommes. Mais son personnage plein d'aspérités rebute. Sans parler qu'il demeure monolithique de bout en bout et n'évoque guère. Si bien que le héros se voit détrôné dans l'intrigue par le personnage plus moral de Norbert qui prend le relais, contribuant à diluer la tension dramatique entre les personnages.

Tavernier a refusé les ficelles habituelles des scénarios, avec rebondissements d'action qui s'appellent les uns les autres. Projet fort louable au demeurant, mais ayant quand même ici peine à soutenir l'intérêt d'un public incapable de s'attacher vraiment au sort de ces hommes gorgés de violence si encombrants pour la société quand le coup de feu est tombé. Faute d'une histoire vraiment bien ficelée, clairement expliquée, de caractères bien développés, *Capitaine Conan* engourdit son monde et le message anti-guerre qu'il entend livrer perd sa force d'impact. Restent la qualité technique du film et le soin apporté à la mise en scène. Mais ce long film (2h10) n'en paraît pas moins interminable pour autant.

Donner à voir sans être vu

MOVIE DAYS

De Fridrik Thor Fridriksson. Avec Órvar Jens Arnarsson, Rurik Haraldsson, Sigrún Hjalmtyddottir, Orri Helgason. Scénario: Fridrik Thor Fridriksson, Einar Mar Gudmundsson. Image: Ari Kristinsson. Montage: Steingrímur Karlsson. Musique: Hilmar Órn Hilmarsson. Islande, 1993, 90 minutes. Au Centre-ville. V. o., s.-t. f.

MARTIN BILODEAU

Après avoir charmé les cinéphiles du monde entier, en 1992, avec

Les Enfants de la nature, chronique sur l'innocence retrouvée d'un homme et d'une femme au crépuscule de leur vie, le réalisateur islandais Fridrik Thor Fridriksson a tracé l'itinéraire moral et culturel d'un garçon à l'aube de l'adolescence, dont l'innocence, compromise par les soubresauts de la vie, sera préservée par le cinéma.

Nous sommes au début des années 60, dans un Reykjavik qui ne connaît rien de la guerre froide si ce n'était de la base militaire américaine, campée sur des terrains périphériques, et des films hollywoodiens, qui éclairent de leur propagande les écrans locaux. Thomas (Órvar Jens Arnarsson) a douze ans et passe la majeure partie de son temps de loisirs au cinéma. Comme la plupart de ses copains, il n'a pas de téléviseur chez lui et traque les images dans chaque recoin de son quartier, poussant l'indiscrétion jusqu'à observer ses voisins par la fenêtre. L'été approchant, ses parents décident toutefois d'envoyer cet affamé d'images sur une ferme laitière, où le vieux Toni (Jon Sigurbjörnsson) lui raconte toutes sortes d'histoires qui seront bientôt pour lui autant de récits fantastiques que les aventures de Roy Rogers, dont il se nourrit à la ville. Son retour anticipé à Reykjavik, marqué par le décès subit de son père, le sera aussi par la communion des univers réels et imaginaires.

À travers le parcours spirituel du gamin, proche de celui observé dans *Hope and Glory*, de Boorman, Fridriksson — qui a tourné deux autres films depuis 1993, année de production de *Movie Days* — célèbre la réconciliation du passé et de l'avenir,

de la tradition et de la nouveauté, de la connaissance et de l'innocence, du sacré et du profane. Le jeune Órvar Jens Arnarsson évoque bien le trouble du jeune Thomas, malgré un jeu parfois forcé, qui s'accorde cependant bien au reste de la distribution.

Avec son ciel bas, ses prairies vert jade ceinturées par des falaises abruptes qui plongent dans un océan d'acier, l'Islande apparaît ici dans toute son inquiétante beauté, dans toute sa poésie. Les insulaires en sont les sujets davantage que les maîtres, comme l'illustrent les images qui relativisent la place des hommes à l'échelle de la nature, ainsi que le virage mystique que prend le scénario au cours de l'épisode rural, inspiré du cinéma de Dreyer, où les paysages nus forcent l'humilité de ces créatures de Dieu. Il est dommage, cependant, que les aspects mystiques soient restés à l'état du sous-développement, alors que le film n'évite pas quelques redites qui freinent son élan, surtout dans la première partie qui met un certain temps à trouver le ton voulu. On reprochera aussi le montage abrupt, qui interrompait des scènes coupées ras et morcelle cette chronique d'apprentissage. Un apprentissage que Thomas, spectateur de la vie, fait en regardant à travers différentes fenêtres, qui prennent l'allure d'un écran de cinéma ou de télévision, ou bien d'une porte entrebâillée ou d'un châssis; des ouvertures, en fait, qui ont toutes la particularité de donner à voir sans que le sujet ne soit vu. À l'image de l'enfant qui grandit sans qu'on s'en aperçoive, et du film qui se termine sans qu'on ait vu le temps passer.

GRAND PRIX DU JURY, CANNES 1996
CÉSAR 1997 DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

L'AMOUR EST UN POUVOIR SACRÉ
BREAKING THE WAVES
LARS VON TRIER

EMILY WATSON • STELLAN SKARSGÅRD • KATRIN CARTLIDGE • JEAN-MARC BARR ET EDO KIER
DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE ROBBY MÜLLER SCÉNARIO ET RÉALISATION DE LARS VON TRIER

VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Capitol) CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
VERSION ANGLAISE
CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail) CINÉMA IMPÉRIAL 948-000

16 ANS +

LES ARTS
CINÉMA



Molly Parker et Noel Bou langer

Totement tabou

KISSED

Réalisation: Lynne Stopkewich. Scénario: Lynne Stopkewich et Angus Fraser. Avec Molly Parker, Peter Outerbridge, Jay Brazeau, Natasha Morley. Image: Gregory Middleton. Musique: Don Macdonald. A l'Égyptien.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

C'est le sujet du film qui lui confère son premier intérêt. Un sujet pour le moins inusité, de toute façon miné, totalement tabou surtout. *Kissed*, premier long métrage de la Canadienne Lynne Stopkewich, adapté d'une nouvelle de Barbara Gowdy, traite de nécrophilie et le personnage qui s'adonne à ces mœurs macabres et étranges est une femme, autre curiosité, puisque 98 % des nécrophiles, qui ne forment déjà pas légion, sont des hommes.

Lynne Stopkewich a réussi à traiter ce thème impossible avec doigté et finesse. Rien du film d'horreur. Pas d'hémoglobine. Un climat inégalement instauré cependant. Car on met bien du temps à entrer dans cette histoire. Au départ, il y a la petite fille Sandra qui aime les rats morts, cérémonies funèbres et autres plaisirs sinistres. On assiste à une longue introduction, même à l'heure où Sandra adulte entrera en scène pour se trouver un emploi dans un salon funéraire où elle pourra enfin entrer en contact avec son fantasme: les cadavres bien frais de beaux jeunes hommes avec qui elle s'adonne aux rites de l'amour, sans que les gestes de ces noces mystérieuses ne soient montrés. Lynne Stopkewich a su user de la litote, du

suggéré, de la blancheur de l'image, d'un esthétisme aussi pour faire évoluer son propos du côté d'une sorte de mysticisme troublant.

L'actrice Molly Parker apporte à son personnage l'aspect anodin de la jeune et jolie fille sans histoire, mais ne lui confère cependant guère de vraie présence. Quand entre en scène Matt (fascinant Peter Outerbridge), qui s'amourache d'elle et à qui elle confie son secret, l'action bascule, l'écran s'anime tant cet acteur sensible apporte à son personnage le cachet d'authenticité qui manquait jusque-là au film. Son rôle est celui d'un être humain normalement constitué qui se voit troublé par les mœurs de sa belle et qui essaie de comprendre, avant de basculer dans l'angoisse et de s'immoler par amour. Le film culminera sur une tragédie classique, inéluctable, mais cependant grandie par cette mystique de la mort qui baigne le film en ouvrant des fenêtres sur un au-delà inconnu.

Molly Parker est trop froide et le spectateur peut difficilement s'identifier à elle. Les personnages secondaires gardent pour leur part une dimension de caricature. Film inégalement interprété, et qui fut réalisé avec un maigre budget dans des conditions quasi artisanales, *Kissed* vaut quand même le détour. La cinéaste est parvenue à éviter les pièges du sordide, en habitant son film de lumière et de mystère. Et la performance d'Outerbridge, un acteur canadien anglais appelé à se faire connaître, apporte une crédibilité à un thème difficile qui risquait sans lui de sombrer dans l'abstraction, mais qui soudainement fascine, et fait réfléchir sur les terreurs que suscite la mort.

À L'ÉCRAN

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★★: remarquable
- ★★★: très bon
- ★★: correct sans plus
- ★: très faible
- ☞: pur cauchemar

BREAKING THE WAVES

★★★★

Lars von Trier, cinéaste danois qui s'était surtout fait connaître pour ses films aux images très sophistiquées ou la forme primait sur le fond, réalise avec *Breaking the Waves*, mélodrame de haut vol tourné en Écosse avec une caméra à l'épaule, un virage magistral du côté de l'émotion brute. Le film dans lequel l'éblouissante Emily Watson campe une jeune mariée mystique qui se prostitue par amour pour son mari handicapé dans un accident, est une pièce d'anthologie, tragédie moderne où le talent de directeur d'acteurs de Von Trier éclabousse l'écran.

A l'Impérial (v. o. a.), Dauphin (v. f.).
Odile Tremblay

INVENTING THE ABBOTTS

★★★

L'Irlandais Pat O'Connor (*Circle of Friends*) a réalisé un film sobre et riche comme un trésor caché. Chronique des années 50, dans un village de Pennsylvanie où les riches filles Abbott et les pauvres fils Holt se croisent, se toisent et s'amourachent, ruminant les malentendus et cultivant les rancœurs semées par leurs parents. Un drame aigre-doux, émouvant, jalonné de moments forts, interprété avec une grande finesse.

A l'Égyptien.
M. B.

MON CŒUR EST TÉMOIN

★★★

Louise Carré a réalisé un très beau documentaire (fort bien filmé) sur les femmes de l'islam à travers cinq pays du Maghreb et de l'Afrique noire. On y découvre un islam multiforme, parfois rongé par l'intégrisme, ailleurs plus ouvert (comme en Tunisie). Des témoignages troublants, mais un film qui n'a pas livré ses repères — noms des personnes interviewées et des pays — créant parfois une confusion.

Au Centre-Ville.
O. T.

LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE

★ ★ 1/2

Gérard Lauzier, qui peut être assez drôle, récidive au cinéma avec ce film cocasse sur un thème difficile: l'état déplorable des banlieues françaises où s'entassent des familles de toutes origines dans une cacophonie marquée de violence. Gérard Depardieu y campe un professeur parisien catapulté dans la classe la plus redoutable d'un lycée de banlieue. Lauzier aurait pu creuser davantage son thème, mais telle quelle, cette comédie un peu facile amuse vraiment et sait naviguer dans les terres minées du sujet, sans chavirer. Au Complexe Desjardins.
M. B.

LA VENGEANCE DE LA FEMME EN NOIR

★★

Roger Cantin signe cinq ans plus tard une suite à *L'assassin jouait du trombone*. Mais *La Vengeance de la femme en noir*, qui conserve à son générique plusieurs mêmes acteurs: Germain Houde, Raymond Bouchard, Marc Labrèche, Normand Lévesque, etc., n'a pas un scénario aussi soutenu. Une ligne narrative plutôt confuse, des niveaux de comiques différents, le film boite. On y trouve quand même quelques perles: un duo comique entre Normand Lévesque et la cantatrice Natalie Choquette, une couleur bédé rigolote, mais on ne sait trop quelle clientèle cette comédie cible. Au Loews.
O. T.

TENUE CORRECTE EXIGÉE

★★

Cette comédie de Philippe Lioret, qui donne la vedette à Jacques Gamblin et Elsa Zylberstein, constitue la rencontre impossible entre le monde des exclus et des sans-abri et celui du pouvoir et de la finance. L'action se déroule dans un grand hôtel parisien où un clochard (Jacques Gamblin) s'immisce pour retrouver son ancienne femme de qui il veut divorcer. Quelques dialogues bien rendus, mais le poids des invraisemblances, les niveaux différents de réalisme entrelacés gâchent la sauce. Au Complexe Desjardins, Boucherville.
O. T.

LA COMÉDIE TRIOMPHANTE DES PRODUCTEURS DE RIDICULE

« LIORET RETROUVE LE SECRET DE LA COMÉDIE À L'ITALIENNE ! »

Le Figaro Magazine



« UNE GRANDE PERFORMANCE DE RÉALISATEUR AVEC 14 COMÉDIENS AU MEILLEUR DE LEUR FORME : ON NE PEUT QUE PENSER À L'ART DE CÉDIK KLAPISCH ! »

Première

« UNE COMÉDIE SUR SON 31 : LIORET A FRAPPÉ DANS LE MILLE ! »

Figaroscope

« LA SATIRE FAIT MOUCHE, LES RÉPLIQUES FUSENT, LES COMÉDIENS S'AMUSENT ! »

Télérama

TENUE CORRECTE EXIGÉE
un film de PHILIPPE LIORET

CFGL 105,7 fm

DOLBY STEREO

JACQUES GAMBLIN ELSA ZYLBERSTEIN ZABOU JEAN YANNE DANIEL PREVOST

scénario PHILIPPE LIORET JEAN-LOUIS LÉCONTE adaptation SANDRA JOXE dialogues PHILIPPE LIORET

lumière GERARD SIMON décors ALINE BONETTO costumes PIERRE-YVES GAYRAUD montage MIREILLE LEROY

son ERIC DEVULDER FRANÇOIS GROULT directeur de production ILYA CLAISSE

une coproduction EPIPHETE PRODUCTION FRANCE 3 CINÉMA

avec la participation de CANAL+ SOFNERGIE 4 COFIMAGE 3 PROCIREP et C.N.C.

LE DEVOIR

ALLIANCE

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★ @ CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries) ★ CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★ @ À L'AFFICHE!

9 OSCARS™
LE PATIENT ANGLAIS
(v.f. THE ENGLISH PATIENT)
un film de ANTHONY MINGUELLA
RALPH FIENNES JULIETTE BINOCHÉ
WILLEM DAFOE KRISTIN SCOTT THOMAS

MIRANAX CFGL 105,7 fm ALLIANCE

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★ @	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ★ @	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries) ★	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD ★ @	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON ★ @	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★ @	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE ★ @
LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE ★ @	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ★ @	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CAPITOL ST-JEAN ★ @	LE PARIS ST-HYACINTHE ★	CINÉMA 9 GATINEAU ★ @	LE CARREFOUR 8 JOLIETTE ★
	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES ★ @		CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE ★	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME		

VERSION FRANÇAISE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG ★ @ LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ★ @ FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ★ @ FAMOUS PLAYERS 8 F.P.8 GREENFIELD PARK ★ @ CINÉMA DES MONTS MONT-TREMBLANT ★ @

CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES ★ @ CINÉMA PINE STE-ADELE ★ CINÉMAS PRINCESS COWANSVILLE ★ @

www.alliance.ca www.alliancevideo.com

Maîtres chez nous...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Ce n'est pas vraiment un péché: un distributeur qui connaît bien son marché peut se permettre d'aller chercher ailleurs du matériel déjà tout fait. Ce n'est pas très stimulant pour les «locals» mais c'est beaucoup moins coûteux à produire. Tout en assurant un contrôle parfait sur ce que l'on veut vendre. Évidemment, le succès de l'entreprise réside dans la qualité de l'adaptation.

THÉO, LÉO & MANDA

★ ★ 1/2

Coproduction I & A-Kaona. Adaptation québécoise, Sodinat pour Quebecor-DIL Multimedia. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68030 ou plus, Système 7 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Marché visé: les 4 à 9 ans. Distribution au Québec: Quebecor-DIL Multimedia. Prix: plus ou moins 49,95 \$.

On s'en était douté il y a quelques semaines avec l'arrivée de la collection Plaisir de réussir — adaptée d'une série française —, mais voilà que ça devient évident: Quebecor-DIL Multimedia se lance dans la production de vidéogrammes. Ou pour être plus juste, dans l'adaptation de vidéogrammes par le marché québécois.

C'est une initiative qui peut être intéressante, ne serait-ce que pour faire travailler des petites maisons d'ici à l'adaptation. Mais quand le plus gros

jeu d'un secteur se lance dans une activité «horizontale» qui risque de bouleverser toutes les données, il faut se montrer prudent et souligner — entre autres — les dangers de concentration qui planent à l'horizon...

Avec *Théo, Léo & Manda* au moins, Quebecor-DIL Multimedia et la firme Sodinat ne pouvaient guère se tromper. C'est un ouvrage tout simple et fort bien fait, du type de ceux dont on dit habituellement qu'ils sont destinés «à favoriser l'apprentissage de l'enfant à l'ordinateur». La première image-écran présente une maison; on y entre et on clique sur tout en passant d'une pièce à l'autre à la recherche de Théo, Léo et, bien sûr, Manda. C'est plein d'animations rigolotes qui ont déclenché le fou rire de Laurent à quelques reprises et c'est rempli de puzzles et de «boîtes à musique» fort originales. Particularité intéressante, on n'a qu'à cliquer un élément de la barre de menu pour que le nom de chaque chose que l'on touche apparaisse à l'écran. Il est aussi possible d'entendre le nom de l'objet. Et ce qui est encore mieux, on peut l'entendre en cinq langues différentes — français, anglais, allemand, espagnol, italien. C'est un pur produit de la nouvelle Europe et il y a certainement place au Québec pour ce genre d'ouvrage.

Malheureusement, il ne m'est pas encore possible de parler ici de la collection Plaisir de réussir qui vise le marché des écoles et qui a reçu la bénédiction du ministère de l'Éducation du Québec. C'est triste. C'est surtout que les titres de la collection ne roulent que sur PC et que je ne peux donc les visionner sur le Mac familial.

L'expérience aurait pourtant pu être

intéressante puisque les titres de la version originale de cette collection — nous avons déjà recensé *Français et Math avec Théodule* dans cette même chronique il y a près de deux ans — ont certainement demandé un travail d'adaptation d'importance... très poussé. Ce n'est que partie remise.

L'Océan des Origines

★ ★ ★ ★

Production des Éditions Microfolie's. Réalisation Virtual Studio. Exclusivement en version PC (Pentium 100 ou plus, Windows 95, 8 Mo — 16 recommandé —, milliers de couleurs). Distribution au Québec: Quebecor-DIL Multimedia. Prix: plus ou moins 79,99 \$.

Quelle merveilleuse surprise! Dans un décor qui fait penser aux entrailles d'un Nautilus redessiné cent ans plus tard, l'utilisateur est plongé d'entrée de jeu dans un univers fascinant. Tout autour, 500 millions d'années d'évolution, nichées dans les différents modules qui l'entourent, s'offrent à lui.

En introduction, Thétys elle-même explique l'organisation des lieux. Peut-être est-ce le charme de sa voix ou encore l'influence pernicieuse de l'esthétique *Blade Runner* qui triomphe à mesure que l'on avance, le visiteur se trouve rapidement happé dans une sorte de tourbillon frénétique. Il se met à cliquer un peu partout pour ne rien manquer.

Bien vite, il s'égare parmi les structures métalliques, les écrans et les boutons de ce monde hyperréaliste très proche des dessins du Giger de 1970 — la sexualité et l'érotisme en moins. Il découvre alors, pêle-mêle, une profusion de machines étranges nimbées d'une lueur verdâtre puis une sorte de librairie montrant la façon dont les humains se sont représentés l'évolution à travers les âges; un panthéon aussi où sont rassemblées sur des fiches, d'Aristote jusqu'à Linné, Walcot et Stensio, les travaux des grands savants qui ont traité de l'évolution. On trouve également là un laboratoire hypersophistique servant à l'étude des fossiles et dans lequel on nous offre tout autant le défilé des espèces à travers les grands passages de l'évolution que des éléments de théorie sur la dérive des continents ou les cimetières marins. Et un appareil bizarre, un peu tape-à-l'œil disons-le, le paléoscaph, qui lui nous fera découvrir l'océan des origines à travers une série de diaporamas sur les principales époques. Oufff...

Cette première approche à tâtons est plutôt essoufflante, merci, on s'y sent à ce point bombardé d'informations que l'on y perd tout fil conducteur. Il faut d'abord s'y perdre, bien sûr, mais mieux vaut prendre ensuite un peu de recul en retenant la souris autant que faire se peut et revenir plutôt à une visite un peu plus systématique à partir de l'icône navigateur (au bas de l'écran, à droite) qui nous amène au plan général du vidéogramme. Une fois là, c'est à une véritable cité sous-marine que l'on fait face. Et chacune des parties qui la composent donne accès au même matériel regroupé ce coup-ci en quatre grands chapitres: l'étude des fossiles, l'étude des époques, la bibliothèque et la salle de projection. Voilà qui est beaucoup plus simple, plus facile à aborder.

Mais d'une façon ou d'une autre, à l'aveugle ou à la carte, *L'Océan des origines* est une expérience fascinante qui, autant par la profusion d'informations qu'on y trouve que par la brillante façon dont elles sont présentées, réussira à remonter le moral des plus endurcis. Ça s'adresse aux 7 à 77 ans. Et malheureusement, ça ne roule que sur PC.



Une scène de *Lone Star*

Et vive les indépendants!

Deux des œuvres les plus applaudies de l'année dernière ont pris cette semaine le chemin des tablettes. *Lone Star*, remarquable film intimiste de John Sayles, a gardé l'affiche pendant une dizaine de semaines, en plein été, pendant que les blockbusters hollywoodiens s'écrasaient un à un. À l'automne, ce fut au tour d'*Un air de famille*, savoureuse comédie de Cédric Klapish, de connaître le triomphe public et critique, après qu'une poignée de cinéphiles, qui l'avait vu au FFM, ait vendu la mèche.

trop curieux se voit mêlé à un réseau de trafic de moelle épinière à la tête duquel un éminent neurologue (Gene Hackman) au-dessus de tout soupçon promet à des paraplégiques une guérison totale. Aux dépens, cependant, des dizaines de sans-abri qu'il prend pour cobayes.

Réalisé par Michael Apted (*Nell*) sur un scénario de Tony Gilroy (*Dolores Claiborne*), ce suspense s'enroule autour d'une intrigue alambiquée, toujours à un cheveu du ridicule, que les auteurs assaisonnent de réflexions libérales, dans la foulée des débats actuels sur le système de santé américain.

Apted n'a pas emprunté les voies dramatiques les plus populaires, quoique son récit, d'abord rondement mené et plutôt effrayant, sombre ensuite dans les pires conventions. Toutefois, grâce à la mise en scène efficace et l'interprétation franchement étonnante de la part de Hugh Grant, les dégâts se limitent à quelques éclats de rire. Pour le reste, que des frissons.

SMALL FACES

★ ★ ★

Gillies MacKinnon, le réalisateur de *The Playboys*, propose une fois de plus une chronique de jeunesse à travers les mésaventures de Lex, un adolescent vivant à Glasgow à la fin des années 60. Batailles de rues et guerres de clans composent son quotidien chargé de questionnements sur l'autonomie individuelle et le passage à l'âge adulte. Derrière son récit parfois confus et l'usage d'un argot difficile à déchiffrer, *Small Faces* se révèle être une œuvre hautement poétique.

Autres nouveautés

Michael Collins (**1/2), chronique sur la guerre civile en Irlande, avec Liam Neeson, Aidan Quinn et Julia Roberts; *Sleepers/La Correction* (*1/2), ronflante saga célébrant le droit de tuer, avec De Niro, Hoffman, Pitt et les autres; *Romeo and Juliet* (*), adaptation raccolée et insignifiante de la pièce de Shakespeare transposée dans un futur immédiat hypermédiatisé, avec Leonardo Di Caprio et Claire Danes. Aussi: *The Proprietor*, avec Jeanne Moreau; *The Secret Agent*, inédit avec Depardieu, réalisé par Christopher Hampton (Carrington), d'après Joseph Conrad.

★★★★: chef-d'œuvre

★★★★: remarquable

★★★: très bon

★★: correct sans plus

★: très faible

: pur cauchemar

EXTREME MEASURES

★ ★

Un urgentologue (Hugh Grant)

MARTIN BILODEAU

LONE STAR

★ ★ ★ ★

Sam Deeds (Chris Cooper), shérif d'une petite ville texane sise sur la rive du Rio Grande, enquête sur les circonstances entourant la disparition, trente ans plus tôt, du shérif Charley Wade (Kris Kristofferson), un tyran dont on vient de retrouver les ossements dans l'ancien champ de tir de la base militaire voisine. Buddy Deeds (Matthew McConaughey), père de Sam, est le principal suspect de ce qui s'apparente à un règlement de comptes; successeur de Wade à la tête de la ville, décédé quelques années plus tôt, Buddy Deeds est considéré comme un héros par les gens du patelin. Ce grand homme, dont on raconte qu'il aurait adouci le vigoureux climat racial de cette ville peuplée d'immigrés mexicains, d'Afro-américains et de Blancs, tient néanmoins un rôle ambigu dans la mémoire de l'institutrice locale (Elizabeth Pena), du ténancier noir du tripot (Ron Canada), de la riche propriétaire d'un restaurant mexicain (Miriam Conlon) et du maire du patelin (Clifton James). Autant de personnages que le shérif côtoie pour mieux comprendre le crime... et mieux connaître ce père dont la mémoire lui pèse.

Mélangeant le western, le drame policier et le drame social, *Lone Star* est une mosaïque de genres mise au service des préoccupations socio-historiques de l'auteur, qui formule ici des questions troublantes sur l'histoire de l'Alamo. Une histoire tellement embrouillée que les riches personnages qui tissent l'intrigue policière de son film ont tous en commun d'y perdre leur identité, de nager entre les mensonges de la petite histoire et les réformes de la grande. La mise en scène est élégante, mobile et remplie de trouvailles — comme en témoignent les flash-backs introduits à même le plan, sans coupure ni fondu enchaîné. Le réalisateur de *City of*

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

15 avril au 11 mai 1997



LES DÉMONES

de Dostoevski

Adaptation et mise en scène Téo Spychalski

avec: Patrice Savard, François Grisé, Stéphane Séguin, Gérald Gagnon, Diane Cormier, Carmen Jolin, Marie-Claude Langlois, Gabriel Arcand, Claude Lemieux, Stéphane Cheynis, Stanislav Kholmogorov, Daniel Desputeau, Marina Lapina.
Concepteurs: Gilles-François Therrien, Lise Rouillard, Manon Choinière

THÉÂTRE 1371, rue Ontario Est
ESPACE Réservations: 526-6582 Admission: 790-1245
LA VEILLÉE mardi au samedi 20h, dimanche (sauf 20 et 27 avril) 15h



LA MAISON THÉÂTRE présente L'Histoire de l'oie

une production des Deux Mondes pour les 9 à 99 ans

Du 9 au 20 avril 1997

Vendredi le 11 avril à 19 h 30

Dimanche le 13 avril à 15 h

Samedi et dimanche

les 19 et 20 avril à 15 h

Matinées scolaires en semaine

Texte: Michel Marc Bouchard
Mise en scène: Daniel Meilleur
Avec: Yves Dagenais, Alain Fournier, France Mercille et les concepteurs: Daniel Castonguay, David d'Anjou, Michel Robidoux

Attention!
Ce spectacle est présenté au Collège de Maisonneuve
2700, rue Bourbonnière, Montréal

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVR

Réservations: Maison Théâtre 288-7211

Si vous n'avez pas encore vu *L'Histoire de l'oie*, ne manquez pas ce succès acclamé par la critique internationale.

300 représentations, 60 villes (France, Canada, Mexique, Belgique, Suisse, Écosse, Allemagne, Angleterre, Irlande, États-Unis, Pays-Bas, Chine) depuis sa création en 1991.
Gagnant de 5 prix prestigieux!



Complet 16-23-30 avril

Une présentation La Manufacture 20 ans

Prix du Gouverneur général 1995

«C'est mené à un train d'enfer... vous restez sur le qui-vive tout le long... très très bien fait, à voir, pour tout le monde.»
Francine Grimaldi, CBF Bonjour

«C'est inventif et efficace.»
Catherine Vachon, Le Grand Journal TQS

TROIS dans le dos, DEUX dans la tête

DE JASON SHERMAN

TRADUIT PAR PIERRE LEGRIS MIS EN SCÈNE PAR MICHEL MONTY
AVEC PIERRE COLLIN CLAUDE DESPINS MURIEL DUTIL ERIC FORGET ET GILLES PELLETIER
CONCEPTEURS LINDA BRUNELLE JEAN GAUDREAU MARTIN LABRECQUE OLIVIER LANDREVILLE
LARSEN LUPIN MICHEL MONTY JEAN-FRANÇOIS PEDNAULT

DU 8 AVRIL AU 3 MAI 1997
MARDI AU SAMEDI À 20 H / DIMANCHE À 15 H
RÉSERVATIONS: (514) 523-2246

LALICORNE 15 ans 4559, rue Papineau, Montréal

Laurin, Laplante

ESSE

IMPERIALE

Van Houtte

LES ARTS

THÉÂTRE



Sylvie Drapeau brûle d'envie de renouer avec le théâtre.

Le temps des retrouvailles

Après un temps de recul et de ressourcement, Sylvie Drapeau revient dans Le Temps d'une vie au Rideau-Vert

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Personne ne pourra le contester. *Le Temps d'une vie* de Roland Lepage appartient au groupe select des grandes pièces du répertoire québécois. Créée le 27 février 1974 par des étudiants de première année de l'École nationale de théâtre, l'œuvre de Lepage allait par la suite connaître une carrière extraordinaire. Elle fut, entre autres, jouée au Théâtre d'aujourd'hui en 1975, reprise en tournée à travers le Québec par le TPQ, puis présentée au prestigieux Festival d'Avignon en 1977.

Dix ans avant *l'Albertine*, en cinq temps de Tremblay, Roland Lepage avait construit sa pièce autour du récit d'un seul personnage, Rosana Guillemette, que l'on retrouvait à sept périodes distinctes de sa vie, de sa naissance jusqu'à sa mort. À la création, à l'École nationale de théâtre, des comédiennes différentes se succédaient pour interpréter les multiples Rosana. Mais à partir de la production du Théâtre d'aujourd'hui en 1975, les metteurs en scène ont choisi de confier à une seule comédienne — Muriel Dutil — l'exploit d'incarner Rosana, du berceau au tombeau.

Il y a quatre ans, à l'été 1993, le Théâtre du Village d'Emilie, à Grand-Mère, que dirigeait alors André Montmorency, avait choisi de reprendre ce classique du théâtre québécois. On avait confié à Sylvie Drapeau le rôle de Rosana et à René Richard Cyr le soin de mettre en scène la pièce de Lepage. Luc Proulx, Alexis Martin, Henri Chassé et Gary Boudreault complétaient la distribution.

C'est, à peu de choses près, la même production que propose ces jours-ci (depuis le 8 avril et jusqu'au 3 mai) le Théâtre du Rideau Vert. François Saint-Aubin a refait les costumes. Alexis Martin, noyé dans le *Sexe, drogues et rock & roll* de Bogosian au Quat'Sous, et Henri Chassé n'en sont plus. Jean-François Pichette et Sté-

phane F. Jacques les remplacent. Sylvie Drapeau, elle, y est restée.

Le retour de Sylvie Drapeau

Nous étions nombreux, l'an dernier, à nous inquiéter de la santé de Sylvie Drapeau. Les boulimiques de travail ne savent jamais quand s'arrêter et se dépressent sans relâche. Ils en prennent trop et on a tendance à surexploiter leur talent. Au cours de cette seule année, Sylvie Drapeau a tenu coup sur coup des rôles importants sinon des rôles-titres dans quatre productions majeures, soit *Albertine*, en cinq temps, *Hedda Gabler*, *Lulu* et (en reprise) *Elvire Jouvet 40*. On achève bien les chevaux!

Au printemps dernier, la comédienne a senti le besoin de s'éloigner, de prendre un certain recul. Une bourse de ressourcement du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) lui a facilité la chose. Sitôt les reprises d'*Elvire Jouvet 40* achevées, elle s'est envolée vers l'Europe. «J'ai entamé mon voyage par Avignon, puis je me suis rendue à Londres où je suis demeurée quelques mois, avant de compléter mon périple à Paris. J'ai dû assister à une centaine de spectacles. J'avais besoin de voir ce que d'autres font. J'avais tellement donné. J'avais besoin de recevoir à mon tour. Ça a été comme une école pour moi. J'avais besoin de partir. Je n'étais pas épuisée. Je travaillais très fort, dans des pièces que j'avais choisies. Mais certaines de ces pièces, comme *Hedda Gabler*, étaient plus ingrates, plus arides, le genre de pièce dans lesquelles on donne beaucoup mais on reçoit peu.»

Au retour, elle a fait le même constat que Jean-Louis Millette qui, quelques années plus tôt, avait fait une démarche semblable. «Je me suis dit: Mon dieu! On a rien à envier. On fait beaucoup de belles choses au Québec, compte tenu de notre petit bassin de population. Je me sentais privilégiée de travailler avec des gens comme *Martine Beaulne* ou *René Richard Cyr*.»

Ce voyage a-t-il changé sa façon de travailler? «Ça m'a donné un peu plus

confiance en moi. J'ai vu, à Londres, un *Guerre et Paix de Tolstoï* qui durait cinq heures et j'en aurais pris davantage. C'était beau, admirable, inspirant. Des spectacles de cette intensité ont fait renaitre en moi le feu, le désir, le désir de dépassement, de communion, de cette communication suprême qu'est le théâtre. Ça me reconciliait avec mon art. Pourtant, je n'étais pas partie en colère ou frustrée. J'ai toujours fait des choses que j'aimais. Mais j'avais besoin de recul, de détachement.»

Un appel au courage

Ragaillardie, Sylvie Drapeau brûlait d'envie de renouer avec le théâtre. Avec cette Rosana du *Temps d'une vie*, aussi. «D'incarner ainsi une femme à différents âges de sa vie, c'est très exigeant pour un comédien. Mais c'est aussi passionnant. Cette pièce n'a pas vieilli. Rosana, c'est notre histoire, c'est notre mère, notre grand-mère. Son destin appelle à des questionnements universels qui vont toujours être terriblement actuels. Elle est émouvante, bouleversante, et le demeure. Elle a souffert, bien sûr, n'a jamais épousé l'homme qu'elle aimait, a connu le mariage de raison, s'est sacrifiée pour les siens. Sa vie était dure. Elle n'était pas pour autant une victime. Sa vie est un appel au courage, à la combativité. La pièce donne le goût aux gens de vivre, simplement.»

Dire que René Richard Cyr a «dé-poussiéré» la pièce de Lepage serait exagéré. Il a néanmoins apporté quelques changements significatifs. À l'origine, des groupes de choréutes intervenaient entre les tableaux, de fa-

çon à marquer le passage du temps. Dans le spectacle à l'affiche au Rideau Vert, René Richard Cyr a éliminé les chœurs. Il propose en échange un «rituel de la robe». Sur scène, devant les spectateurs, des garçons, devenus des anges, font les changements de robes à Rosana et illustrent du fait le temps qui passe. De cette manière, le metteur en scène enlève un peu d'hyper-réalisme à la pièce. Cela ne va d'ailleurs pas à l'encontre des voeux de l'auteur, Roland Lepage, qui a toujours dit que «Le Temps d'une vie n'était pas une œuvre réaliste.»

Sylvie Drapeau n'a eu aucune difficulté à se remettre dans la peau de Rosana quatre ans après avoir joué ce rôle à Grand-Mère. Elle met beaucoup de temps à apprendre un texte, confesse-t-elle, mais quand elle le sait, il ne la quitte plus pour la vie. Soudain, celle que l'on décrit fort justement comme «l'une des plus grandes comédiennes de son époque» fixe le ciel avec ce regard d'une intense fragilité qui lui est propre et s'ouvre davantage: «C'est épeurant, non? Parce qu'un texte, ce n'est pas juste des mots. C'est aussi des émotions. Mes personnages, je les porte en moi à jamais. Je pense à cette Catherine de Soudain l'été dernier de Tennessee Williams. Je sais qu'elle est encore en moi. C'est beau. C'est drôle aussi. Je pense que c'est ça ma place dans la vie. Mais il faut que j'apprenne à me préserver, aussi. Je le fais de plus en plus, de mieux en mieux. Cela dit, j'avais très hâte de jouer à nouveau au théâtre.» Du point de vue du spectateur, ces retrouvailles s'annoncent tout aussi réjouissantes.

SUR SCÈNE

LA LÉGENDE DU ROI ARTHUR

Mario Boivin et son équipe se sont attaqués au cycle arthurien dans cette grosse production de trois petites compagnies. Plutôt qu'une nième version de la légende, le projet vise toutefois à se rapprocher de la réalité historique. Tel est peut-être le cas, sauf que sur le plan théâtral, l'aventure s'avère un ratage complet, à commencer par le texte manichéen et schématique de Michel Garneau. Ce n'est pas mieux cependant du côté de la mise en scène qui ne sait que faire d'un plateau démesuré et de 22 comédiens qui se démentent en pure perte. Il aurait peut-être mieux valu que l'action se concentre sur un ou deux personnages au lieu de présenter une soirée de quatre heures aussi navrante.

Hervé Guay

LE CERCLE

Ceux qui ont aimé *Le Précepteur* de Michael Mackenzie n'en retrouveront pas l'humour ni l'ironie savante dans *Le Cercle*. Dans le dernier spectacle d'Omibus, l'auteur dramatique montréalais d'expression anglaise ne signe que des textes plutôt éthérés pour accompagner les mimographies de Jean Asselin qui forment l'armature de la production. Mais si *Le Cercle* est léché sur le plan formel et pour ce qui est de la scénographie, il s'agit encore d'un spectacle, plutôt hermétique, qui porte sur le pouvoir tantôt mythologique, tantôt satirique. Jean Asselin peut compter sur des interprètes de talent, mais l'exercice semble encore une fois ne s'adresser qu'aux initiés.

H. G.

IL POUSSERA DES AILES AUX PERCHAUTES

Un moment dans la vie de Marie, une jeune femme qui a perdu un enfant, qui a rompu avec son amoureux, et qui tente de se retrouver à travers ses relations avec un autre homme qui lui fait la cour et avec une amie qui vient déverser chez elle les récits humides des épisodes de sa vie sexuelle. Deux langues,

deux niveaux, deux sujets. Il en résulte un spectacle hybride où l'on retrouve une recherche formelle qui n'est pas sans séduction, mais qui aurait gagné à être élaguée, et peut-être à décanter un peu plus longtemps.

Solange Lévesque

LES ESTIVANTS

Rue Saint-Laurent, sous le soleil d'un été russe du début du siècle, dix-neuf personnages réunis pour les vacances viennent partager avec nous un moment de leur vie. Désillusions, piques, béguins, innocence, promenade à la rivière, lucidité, magouilles et mauvaise foi s'entremêlent dans ce chef-d'œuvre de Maxim Gorki qui montre sans ménagement comment et pourquoi une révolution socio-politique peut advenir dans un milieu qui se croit protégé tous azimuts. De grands comédiens



Les Estivants

admirablement dirigés, des scènes poignantes, terrifiantes, touchantes. Il faut réserver au Monument National avant que la pièce ne joue à guichet fermé: 871-2224 ou 790-1245.

S. L.

UN AIR DE FAMILLE

Quelles que soient les raisons ayant incité *Sortie 22* à monter *Un air de famille*, la version montréalaise de la pièce d'Agnès Jaoui et de Jean-Pierre Bacri est aussi bonne que le film qu'en a tiré Cédric Klapisch. C'est d'autant plus remarquable que les attentes étaient élevées de part et d'autre. Sur le plan du jeu notamment, les acteurs, qui doivent jouer avec l'accent français, s'en sortent très bien. Hélène Loïselle, Markita Boies et Carl Bécharé marquent même les rôles qu'on leur a confiés. Quant à Daniel Roussel, dont la marge de manœuvre n'était pas énorme, il signe là une mise en scène alerte. En fait, cette réunion qui tourne au vinaigre s'avère même une sorte de condensé un peu plus drôle, un peu plus rentre-dedans du film. *Un air de famille* est présenté au théâtre des Variétés tant qu'il y aura une demande.

H. G.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Le temps d'une vie

ROLAND LEPAGE

Sylvie Drapeau
Jean-François Pichette
Gary Boudreault
Luc Proulx
Stéphane F. Jacques

concepteurs:
Guy Neveu
François St-Aubin
Lou Arteau
Michel Smith
Jean-Marie Guay

mise en scène:
René Richard Cyr

Hydro Québec

En coproduction avec le Théâtre français du CENTRE NATIONAL DES ARTS

BANQUE LAURENTIENNE

8 avril au 3 mai

réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793

École Supérieure de Danse du Québec
associée aux Grands Ballets Canadiens

auditions

Année scolaire 1997-1998

Vers une carrière professionnelle

PROGRAMME DANSE - ÉTUDES INTÉGRÉES

6^e année du primaire à la 3^e année collégiale
Filles et garçons de 10 à 18 ans

Niveaux primaire et secondaire

Montréal
Samedi, 26 avril à 10h

École Supérieure de Danse du Québec
4816, rue Rivard (métro Laurier)
Montréal (Québec) H2J 2N6

L'ESDO est la seule institution au Québec à offrir un enseignement professionnel complet intégrant la formation en danse classique et la formation académique. Ses partenaires académiques sont reconnus par le ministère de l'Enseignement et des Sciences du Québec.

Familles d'accueil et aide financière disponibles

Inscription et renseignement:
Louise Maurice
(514) 849-4929
Fax: (514) 849-6107

Les inscriptions sont obligatoires 10 jours ouvrables avant l'audition. Ceux qui ne peuvent se présenter peuvent auditionner au moyen d'un document vidéo.

Frais d'audition de 35\$.

Classes de maître

Des classes de maître de niveaux élémentaire et intermédiaire seront dispensées par Beverly Aitchison et Alexandra Wells, professeurs à l'ESDO. Veuillez confirmer votre inscription.

YES Univers!

18 AVRIL AU 7 JUIN 1997

«UN VRAI SHOW D'CLUB»
écrit et joué par
JEAN-PIERRE FERLAND

avec
Zarzuela

direction et conception musicales
ALAIN LEBLANC

mise en scène
DANIEL MEILLEUR

UN SUPER SPECTACLE AVEC 25 ARTISTES SUR SCÈNE!

CASINO DE MONTRÉAL Cabaret DE CASINO

BILLETTS EN VENTE SUR LE RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245 OU 1 800 361-4595 ET À LA BILLETTERIE DU CASINO DE MONTRÉAL.

GRUPE DE 20 PERSONNES OU PLUS
(514) 935-5161 OU 1 800 263-5161

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

Fin de party

La très solide saison blues du Campus est terminée... snif

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

C'est fini, terminé. Quoi donc? La saison blues du Campus. Eh... oui! Le printemps se signale, et hop! Le blues au Campus se met entre parenthèses jusqu'à l'automne. C'est un sacrilège.

Mercredi soir dernier, Smokey Wilson, un vieux de la vieille entouré de trois jeunes, a chanté les conclusions de cette série remarquable à tous égards. Qu'on y songe: moyennant 4 \$, les uns et les autres comme les unes et les par-fumées ont pu entendre quelques-uns des meilleurs artisans de la note simple, à ne pas confondre avec «simplette».

Rarement la programmation aura-telle été aussi excellente que celle concoctée pour la partie hivernale, soit celle qui commença en janvier dernier pour se terminer mercredi dernier. Les Holmes Brothers, Jimmy James accompagnant Kenny Neal, Maurice John Vaughan qui, pour nous avoir fait faux bond l'automne dernier, avait contracté une sacrée dette à notre égard, Nathan and The Zydeco Chacha, qui nous a promenés dans la swamp, Monster Mike Welch, Luther Johnson, Monsieur Blues Urbain, Smokey Wilson, l'homme qui n'est pas avare de son temps, et... R. L. Burnside ont signé des prestations... On ne sait pas comment dire. Sauf que ce fut excellent.

En fait, c'est à se demander si l'affiche présentée, l'affiche organisée par Mathieu Couture et ses collègues de la coopérative des travailleurs du Campus, ne fut pas la plus belle des affiches concoctées depuis les cinq ans que cette série blues se poursuit.

En effet, rarement toutes les facettes inhérentes au blues, les facettes sonores comme géographiques, auront été aussi bien présentées qu'entre janvier et avril 1997. On a eu droit au blues moderne de Vaughan, au blues très Chicago de Johnson, au blues très campagnard et poussiéreux de R. L. Burnside, au blues sympathique de Wilson. Juste

ça, c'est beaucoup. Énorme.

D'autant que souvent ces blues-mans réputés ont été précédés par des musiciens du coin. Entendre Steve Rowe, Steve Hill, Ray Bonneville, c'est toujours agréable. Ça permet en tout cas de se faire une bonne idée de la scène locale. Bref, organiser des premières parties a été une bonne initiative.

Un signe de la qualité de cette cinquième édition? Les gens, les amateurs, sont de plus en plus nombreux à se pointer de plus en plus tôt. Pourquoi? Pour entrer, évidemment. Par exemple, à 19h45, mercredi dernier, l'escalier du Campus était plein de bipèdes qui faisaient le pied de grue.

Pour la sixième édition, Mathieu Couture a décidé que le nombre de spectacles sera augmenté. De 27, on va passer à 30. C'est évidemment tant mieux. Parce que, on le répète, voir des shows de cette qualité pour 4 \$ seulement, c'est un miracle. Bravo à tous.

En bleu et noir

Du 16 au 27 avril prochain, le Medley propose une série de blues. Elle sera inaugurée par un grand nom du genre: Little Milton. Un vieux pro qui, en tant que vieux pro, tourne quelque chose comme 300 jours par année. Il sera suivi de Smokin Joe Kubeck. Puis de Stephen Barry et sa bande qui accompagneront le légendaire Piano Van Wall.

Dans le cas de ces derniers, il faut signaler qu'un album sera lancé dans le courant de la saison. Après eux, il y aura Alain Caron, Popa Chubby, Jean-Jacques Milteau, Zakiya Hooker, la fille de John Lee, Charles Pappasoff... Aux Beaux-Esprits, on pourra entendre Jimmy James et Henri Breton et Power Blues.

Au Bistro à Jojo, on pourra entendre Steve Hill, Stephen Barry animant un jam, Carl Tremblay et Jim Zellers. Bref, pendant une dizaine de jours, il y aura de quoi se mettre quelque chose dans les oreilles. Si vous voulez en savoir plus, on peut composer le 842-SHOW.k



R. L. Burnside

Un duo d'alchimistes au pouvoir

SYLVAIN CORMIER

DIG YOUR OWN HOLE
The Chemical Brothers
Virgin (EM)



Voilà qui commence à bien faire, me disais-je. Une demi-heure! Un gros quarante-huitième de journée qu'ils me ratainaient le cerveau avec le même échantillon de boîte à rythmes, le même martèlement de basse et le même petit riff bébé à la guitare! C'était donc ça, leur fameuse techno? Ce répétez-le-me-le à l'infini, c'était la musique tant vantée des Chemical Brothers, le duo de l'heure du nouveau mouvement qui claironne l'arrivée du XXI^e siècle? Dégouté, de guerre lasse, je me suis levé de mon poste de travail. Allez, on ferme. C'est alors que j'ai constaté que mon lecteur de disques avait le hoquet. La répétitive digitale aiguë. Et que j'avais réécouté trente fois la même minute. Sans m'en apercevoir. Oups!

C'est vous dire à quel point, rayon techno, je n'y pigeais que dalle. J'étais tellement certain que la techno n'était qu'un ensemble vide avec des sons autour et un poum-poum effréné que je confondais toute l'aventure avec un vice de fonctionnement de ma machine. C'est vous dire aussi mon hostilité matinée d'inquiétude vis-à-vis le genre, sentiment qui s'apparentait à ce que devaient ressentir les animaux abandonnés par Noé sur des terres de plus en plus inondées. Laissez-pour-compte. Mais voilà que, dans le fiable lecteur de l'auto, j'ai finalement entendu *Dig Your Own Hole*, le deuxième et tout dernier album des Chemical Brothers, et, contre toute attente, je m'y suis retrouvé. Cette chimie amusante, ai-je ultimement compris, c'est encore du rock. C'est même toute l'histoire du rock au bout des doigts. Les doigts magiques de ces sorciers DJ's.

Les défricheurs locaux me l'avaient dit, les magazines de rock l'affirment depuis des mois, sinon depuis la sortie d'*Exit Planet Dust*, en 1995: quand on vient du rock et qu'on aborde la techno, il faut commencer par les Chemical Brothers. On y reconnaît sa famille au grand complet. De fait, dans *Setting Sun*,

j'ai entendu l'écho de mes Beatles, ceux de la période psychédélique (Noel Gallagher, le Lennon putatif du groupe Oasis, y chante, ce qui ne gâche rien). Ailleurs, j'ai décelé du Velvet Underground, du Kraftwerk, du funk début 70, du folk hippie (sur-tout au début de *Where Do I Begin?*, avec la chanteuse Beth Orton en renfort), et même des échantillons de la drôle de musique futuriste des années soixante (*Space Age Bachelor Pad Music*) qu'affectionnaient les sirtouers de dry martinis. J'étais dans un monde tout neuf et en terrain de connaissance. Mes références à moi, évidemment. Ce sont mes puces russes, pas nécessairement les vôtres. Mais je gage que vos propres bibittes se promènent là-dedans.

C'est le grand truc des frangins tourneurs Tom Rowlands et Ed Simons: la musique préenregistrée est leur matériau. Les compères DJ's créent — généralement en direct, le plus souvent en présence du public — à partir de ce qui est déjà sur disque, en y greffant leurs propres éléments (artistes invités, instruments ajoutés). Ils mixent, remixent, re-remixent, jusqu'à ce que la tambouille ressemble à du Chemical Brothers. Rowlands explique fort bien leur approche dans le dernier numéro du magazine britannique *Mojo*: «Nous ne voyons pas la musique comme une progression linéaire à travers le temps, mais en une série de moments forts et innovateurs auxquels nous avons accès. Nous fabriquons notre musique en sections, de la même façon que l'on confectionne des vêtements.»

Collages, patchworks, mosaïques, les mots manquent pour décrire tout ce qui se passe, par exemple, dans

Block Rockin' Beats ou *Electro Bank*: sachez seulement que c'est dense et varié, tantôt agressif, tantôt caressant, que les échantillons de guitares, de basse et de batterie sont massifs et servent de fondations aux mille trouvailles sonores, que l'oreille est constamment sollicitée, bref, que cela s'écoute en même temps que cela se danse. C'est ainsi, en se souciant à la fois du contenant et du contenu, que les gens de ma génération sont rejoints. Nous sommes conditionnés: pour que le corps bouge, il faut d'abord que l'oreille frétille.

Private Psychedelic Reel, en cela, est un bonbon techno enveloppé dans un buvard d'acide. Point d'orgue de *Dig Your Own Hole*, c'est une grande bouffée de sirtouers, de guitares lunaires et de relents de patchouli qui emplit la tête pendant que le rythme impose sa loi au reste du corps. L'expérience est euphorisante et va certainement au delà de la piste de danse, Rowlands l'admettait dans *Mojo*: «Ce qui est vraiment bien, c'est de savoir que [Dig Your Own Hole] sera acheté par des gens qui ne vont pas dans les clubs.» Devez-vous conclure que je suis converti au techno? Pas si vite: j'ai plutôt l'impression que c'est la techno qui a fait des pas vers moi et les miens. N'empêche. La semaine prochaine, c'est dit, j'essaie Daft Punk.

CONCERT CHEZ HARRY

Nino Ferrer
Olivi (Musicor)

En juillet dernier, je vous faisais l'intermittent éloge de ce disque, captation toute simple d'un récital à la bonne franquette de Nino Ferrer, cet attachant faiseur de chansons, amant de bonne chère, fada de blues et noceur de première à qui nous devons bon nombre de ces ritournelles qui font le printemps, presque toutes gaillardement reprises sur cet album joliment illustré par le regrettable bébête Hugo Pratt: *Les Cornichons*, *Le Sud*, *Mirza*, *L'Angleterre*, *La Maison près de la fontaine*, etc.

Jusqu'ici disponible à prix d'or chez les seuls importateurs, voilà *Concert chez Harry* proposé à prix d'ami, récupéré en licence par une

compagnie locale dont nous louons par la présente le bon goût. Et que nous remercions pour le chocolat, les œufs durs, les biscottes, le fromage, la confiture, la mayonnaise et puis les cornichons.

666.667 CLUB

Noir Désir
(Barclay/Polygram)

Grand vétéran du rock alternatif français, Noir Désir a gagné, d'année en année et d'album en album, une maturité et une personnalité qui se manifestent au mieux sur leur dernier-né, *666.667 Club*. Capable de livrer un rock de combattant sans retenue, énergisant et dur comme de la pierre, bien ancré dans un lourd passé punk (*Les Persiennes*, *Comme elle vient*), le plus gros groupe rock français (qui a bien investi le haut des palmarès hexagonaux l'automne dernier) sait aussi se retenir, donner à ses chansons une douceur tendue à l'extrême (*A la longue*, *Septembre en attendant*).

Et partout, il y a une force de sentiment bien exprimée, une expression politique de gauche livrée avec force conviction par la voix de Bernard Cantat, sur les guitares surprenantes (mais non départues de finesse) de Serge Teysnot-Gay.

Bien qu'on ait choisi *Un jour en France* comme premier extrait de l'album, la plus belle illustration du travail de Noir Désir se trouve dans la superbe *Fin de siècle*. Peu de groupes rock peuvent chanter avec une aussi belle ironie des paroles comme: «Ce fut un siècle formidable/ Quelques malentendus seulement/ Des histoires, des histoires» avant d'enchaîner sur un refrain qui demande, idéaliste, «de la vie longtemps, longtemps, longtemps».

Avec une telle qualité d'écriture, on comprend mal leur volonté persistante à chanter une chanson ou deux en anglais, mal prononcée au point que «I could scream» s'entende «aye coude scrime». Vu qu'il n'y en a que trois comme ça sur treize et que, musicalement, elles restent aussi convaincantes que le reste, on ne leur en voudra pas trop.

Rémy Charest

PRINTEMPS-ÉTÉ 97
Enfants
Adolescents
Adultes

LE PLAISIR... DE BIEN DANSER!

Jazz-moderne, claquette,
danse-santé, classique

CAMPS DE JOUR
ARTISTIQUES

Classe d'essai gratuite
Nouveau: Études et Danse

Le école pour tous!

LOUISE
LAPIERRE
DANSE

521-3456
Demandez
notre brochure

1460, av. du Mont-Royal Est
INTERNET: montrealmedia.qc.ca/dansell

RADIO
ROCK-OUEST

Claude Léveillé
dans
Bagages
Oubliés

mise en scène avec
Georges Mihalka Vic Angelillo, Luc Boivin et Jean-Pierre Limoges

7 soirs seulement: complet, mercredi 23, vendredi 25, samedi 26 avril // jeudi 1er, vendredi 2 et samedi 3 mai

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 842 2112
et Réseau Admission / 514 790-1245
Redevance et frais de service.

produit par Musi-Art et éditions de l'Aube
http://www.mtlink.com/bagages

1000-1996
ARCHAMBAULT
LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

OUVERT
7 JOURS
MÊME LE
DIMANCHE

HÉLÈNE GRIMAUD
pianiste

En concert à la salle Pollack, le dimanche 13 avril 14h30

BRAHMS HELENE GRIMAUD
PIANO PIECES OP.116-119
15⁹⁹ch.
DC seulement

ROBERT SCHUMANN
Piano concerto
RICHARD STRAUSS
Burléske
HELENE GRIMAUD
Deutsches Symphonie-Orchester Berlin
DAVID ZINMAN

BRAHMS
Pièces pour piano op. 116-119

SCHUMANN, STRAUSS
Concerto pour piano, Burléske

Promotion en vigueur jusqu'au 16 avril

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval

Après une première nord-américaine à Montréal et pour la première fois en tournée québécoise la Fondation Jean-Pierre Perreault présente

EIRONOS
UNE ŒUVRE CHORÉGRAPHIQUE DE
JEAN-PIERRE PERREAULT

MUSIQUE
BERTRAND
CHÉNIER
ÉCLAIRAGES
LOUIS-PIERRE
TREPANIER

FONDATION
JEAN-PIERRE PERREAULT

LE 15 AVRIL À GATINEAU, SALLE ODYSSEÉ, MAISON DE LA CULTURE, 20 H
GUICHET: (819) 243-2525

LE 18 AVRIL À SHERBROOKE, SALLE MAURICE O'BREADY, 20 H
GUICHET: (819) 820-0000

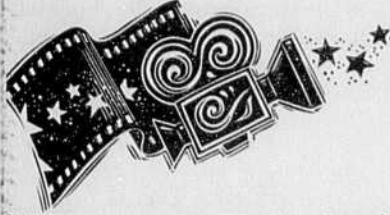
LE 22 AVRIL À QUÉBEC, GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC, 20 H
GUICHET: (418) 643-8131

GEORGES LAOUN
OPÉRICEN

LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT EST SUBVENTIONNÉE PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC,
LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA ET LE CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL.

LE DEVOIR
AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — Anaconda 13h10, 15h10, 17h15, 19h20, 21h30 — Double Team 13h, 15h10, 17h20, 19h30, 21h40 — The Return of the Jedi 12h45, 15h45, 18h45, 21h30, jeu. 12h45, 15h45, 18h45

BENET: 1280, rue St-Denis (288-2115) — Anaconda v.1 13h40, 15h40, 17h40, 19h40, 21h45 — J'en suis 13h50, 16h15, 19h30, 21h40 — Menteur menteur 13h30, 15h30, 17h30, 19h15, 21h15 — Duo explosif 13h30, 15h35, 17h35, 19h35, 21h35 — Quand l'amour renaît 19h20, 21h45, jeu. 21h45 — Les chats ne dansent pas 13h45, 15h35, 17h15

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6044) — Anaconda v.1, sam. dim. mar. 13h, 14h55, 16h55, 19h20, 21h15, ven. lun. jeu. 19h20, 21h15 — Menteur menteur, sam. dim. mar. 13h05, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. jeu. 19h, 21h — Le patient anglais, sam. dim. mar. 12h30, 15h30, 18h30, 21h25, ven. lun. jeu. 18h30, 21h30 — L'amour est un pouvoir sacré, sam. dim. mar. 15h40, 21h20, ven. lun. jeu. 21h20 — Quand l'amour renaît, sam. dim. mar. 13h25, 19h05, 21h05, ven. lun. jeu. 19h05 — Duo explosif, sam. dim. mar. 13h20, 15h15, 17h15, 19h25, 21h30, ven. lun. jeu. 19h25, 21h30 — Tenu correcte exigée, sam. dim. mar. 12h50, 14h50, 16h50, 19h15, 21h10

BROSSARD: 2150, Lapinière, Mail Champlain (465-5906) — Double Team, sam. dim. mar. 13h20, 15h25, 19h05, 21h10, ven. lun. jeu. 19h05, 21h10 — Le patient anglais, sam. dim. mar. 13h, 16h20, 20h, ven. lun. jeu. 20h — Capitaine Conan, sam. dim. mar. 13h, 15h40, 18h50, 21h20, ven. lun. jeu. 18h50, 21h20 — J'en suis, sam. dim. mar. 13h05, 15h20, 19h10, 21h25, ven. lun. jeu. 19h10, 21h25 — Les chats ne dansent pas, sam. dim. mar. 13h30, 15h30 — The Devil's Own 19h, 21h20 — Liar Liar, sam. dim. mar. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. jeu. 19h, 21h — Anaconda, sam. dim. mar. 12h30, 15h30, 17h30, 19h15, 21h15, ven. lun. jeu. 19h15, 21h15

CARRÉFOUR DU NORD: 800, boul. Grignon (436-4525) — Duo explosif 13h, 14h55, 16h50, 19h, 21h30, ven. mar. jeu. 19h, 21h30 — Menteur menteur 13h, 14h55, 16h50, 19h, 21h30, ven. mer. jeu. 19h, 21h30 — La rage au cœur 16h40, 19h, 21h30, ven. mer. jeu. 19h, 21h30 — Anaconda v.1, 13h, 14h55, 16h50, 19h, 21h30, ven. mer. jeu. 19h, 21h30 — J'en suis 16h40, 19h, ven. mer. jeu. 19h — Quand l'amour renaît 21h30 — Les chats ne dansent pas, sam. dim. mar. 13h — Le patient anglais 12h45, 15h45, 18h45, 21h45, ven. mer. jeu. 18h45, 21h45 — Le retour du Jedi 13h, 15h45, 19h, 21h30, ven. mer. jeu. 19h, 21h30 — Le Saint 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. mer. jeu. 19h, 21h30

CARRÉFOUR LAVAL: 2330, Le Carrefour (688-3684) — L'amour est un pouvoir sacré, sam. dim. mar. 13h30, 18h45, ven. lun. jeu. 18h45 — Le prodige, sam. dim. mar. 16h25, 21h35, ven. lun. jeu. 21h35 — J'en suis, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h40, ven. lun. jeu. 19h30, 21h40 — Capitaine Conan, sam. dim. mar. 13h40, 18h50, 19h, 21h35, ven. lun. jeu. 19h, 21h35 — Double Team, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h40, ven. lun. jeu. 19h30, 21h40 — La rage au cœur, sam. dim. mar. 13h40, 16h25, 19h15, 21h30, ven. lun. jeu. 19h15, 21h30 — Liar Liar, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30

CAVENDISH: 5800, boul. Cavendish (485-7111) — Inventing the Abbotts, sam. dim. mar. 13h, 15h45, 19h10, 21h40, ven. lun. jeu. 19h10, 21h40 — Breaking the Waves, sam. dim. mar. 12h50, 16h15, 20h, ven. lun. jeu. 20h — Liar Liar, sam. dim. mar. 12h30, 14h50, 17h, 19h15, 21h30, ven. lun. jeu. 19h15, 21h30 — Shine 19h05, 21h35 — Turbo: A Power Rangers Adventure, sam. dim. mar. 12h30, 14h45, 16h45 — The Devil's Own, sam. dim. mar. 13h05, 16h, 19h, 21h45, ven. lun. jeu. 19h, 21h45 — That Old Feeling, sam. dim. mar. 13h15, 16h, 19h, 21h45, ven. lun. jeu. 19h, 21h45 — Grosse pointe Blank, sam. dim. mar. 13h, 15h40, 19h05, 21h35, ven. lun. jeu. 19h05, 21h35 — Anaconda, sam. dim. mar. 12h40, 15h, 17h15, 19h30, 21h50

CENTRE ARTISTE: 705, rue St-Catherine Ouest (985-5730) — Pink Flamingos 13h, 15h15, 19h, 21h30, sam. 23h45 — Le Saint 19h10, 16h, 19h10, 21h50, sam. 24h20 — Donnie Brasco 12h40, 15h50, 18h40, 21h40, sam. 24h15 — Das Boot (sous-titres anglais) 12h20, 16h20, 20h20 — Jerry Maguire 15h25, 18h30, 21h20, sam. 24h — Cats Don't Dance 12h30 — Scream 15h35, 18h50, 21h10, sam. 23h30 — Frisson 12h50

CENTRE LAVAL: 1600, boul. Corbusier (688-7776) — The Saint 19h20, 22h, sam. dim. 14h, 16h40, 19h30, 22h — The Saint 19h, 21h30, ven. sam. dim. 13h30, 16h10, 19h, 21h30 — Frisson 19h15, 21h45, ven. sam. dim. 13h40, 16h25, 19h15, 21h45 — Le Saint 18h50, 21h20, ven. sam. dim. 13h10, 16h, 18h50, 21h20 — Grosse pointe Blank 19h10, 21h50, ven. sam. dim. 13h45, 16h20, 19h20, 21h50 — Scream 19h10, 21h40, ven. sam. dim. 13h25, 15h55, 19h10, 21h40 — Cats don't Dance, ven. sam. dim. 13h05, 15h, 16h45 — Selena 19h05, 21h40 — Evita (sous-titres français) 21h30 — J'ung 2 J'ung 19h10, sam. dim. 13h10, 15h, 19h10 — Le Saint 19h20, 21h50, sam. dim. 13h40, 16h30, 19h20, 21h50 — The Sixth Man 19h15, 21h35, ven. sam. dim. 13h30, 16h10, 19h15, 21h35 — Jerry Maguire 18h45, 21h45, sam. dim. 13h20, 16h50, 19h45, 21h45 — La vengeance de la femme en noir 21h15 — De J'ungle en J'ungle 19h, ven. sam. dim. 13h, 15h30, 19h

CINÉMA ANGRIGNON: 7077, boul. Newman, Lasalle (366-2463) — Le Saint 19h30, 22h, ven. sam. dim. 13h20, 16h, 19h30, 22h — J'ung 2 J'ung 19h, ven. sam. dim. 13h10, 15h45 — Jerry Maguire 19h05, 21h50 — La vengeance de la femme en noir 21h20 — De J'ungle en J'ungle 18h50, ven. sam. dim. 12h50, 15h15, 18h50 — Scream 19h40, 22h05, ven. sam. dim. 13h25, 15h50, 19h40, 22h05 — Frisson 19h, 21h25, ven. sam. dim. 13h40, 16h10, 19h, 21h25 — Grosse pointe Blank 19h10, 21h35, ven. sam. dim. 13h, 15h35, 19h10, 21h35 — The English Patient 20h, ven. sam. dim. 13h30, 16h40, 20h — The Saint 19h, 21h45, ven. sam. dim. 13h25, 15h20, 19h, 21h45

CINÉPLEX CENTRE-VILLE: 2001, rue Université (849-3458) — Pulp Fiction, sam. dim. mar. 14h, 16h10, 19h20, 21h50, ven. lun. jeu. 19h20, 21h50 — Microcosmos, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20, ven. lun. jeu. 16h20, 19h10, 21h20 — Movies Days, sam. dim. mar. 13h45, 15h45, 17h25, 19h15, 21h05, ven. lun. jeu. 15h25, 17h20, 19h10, 21h05 — Tu as crié Le Go Me Go, sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — Ridicule, sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h10, 21h20,